Joseph Provost

La Maison du coteau

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Hector de Saint-Denys Garneau, *Le Chemin*.

I

Un cœur brisé

— Quelle majesté dans le cours de notre beau fleuve ! Regarde ces flots qui se tordent comme des serpents. Ce spectacle me cause une espèce d'effroi. Je n'aime plus assister à ces spectacles de la nature, à la fois si tristes et si imposants ; mon esprit devient sombre. Je pense à ces nombreux vaisseaux que les vents poussent sur les écueils, aux matelots que recouvre la vague écumante, aux veuves, aux orphelins... et puis, cela me rappelle d'une manière si vive, si poignante, le jour où Florian s'embarqua pour aller... je ne sais où ! ... Il me semble le voir encore quitter si tristement la maison, se soutenant à peine sous le poids de l'angoisse, de grosses larmes ruisselant le long de ses joues ! ... Nous avions justement la brise qui souffle aujourd'hui. Hélas ! pourquoi nous avoir promis des années de bonheur ? Pourquoi m'avoir dit que, à son départ, la paix du ciel calmerait mon âme agitée ? Pour récompense de mon obéissance aveugle, je ne trouve qu'amertume et que remords !

Ô prêtres, votre mission était de répandre la semence de la justice et de la paix, et vous n'avez brandi que les tisons de la discorde ! Vous deviez encourager un amour légitime et pur, mais vous avez préféré attiser la haine dans les cœurs ; et, loin d'avoir un saint respect pour les vertus chrétiennes, vous avez rampé comme des vers aux pieds de l'homme vertueux, afin de flétrir sa réputation. Ô prêtres, est-ce ainsi que vous suivez les pas du Sauveur ? ...

La voix d'Adéline se tut après cette véhémente apostrophe. Son visage, légèrement coloré, conservait à la fois une expression de mépris et de douceur. Son jeune frère Bruno, qui l'accompagnait à la promenade au bord du fleuve, fut étrangement surpris de ses dernières paroles.

— Pourquoi insultes-tu, dit-il, des hommes que notre mère nous a appris à vénérer, des hommes pleins de dignité, et qui disposent d'un grand pouvoir ?

— Du pouvoir, c'est vrai, ils en ont ; mais s'ils avaient un peu de dignité, m'auraient-ils arraché mon mari ?

— Ton mari était protestant ; c'était un de ces êtres vils que notre curé a mille fois maudits ; et toi, la fille honnête d'un catholique, toi que notre mère a vouée dès ton enfance à la sainte Vierge, tu ne pouvais demeurer plus longtemps avec lui !

— Tu te trompes, Bruno ; je ne suis pas meilleure que Florian. Fille d'une race déchue, j'habite une terre maudite où le souffle du péché m'a ternie tout comme une autre. D'ailleurs, puisque l'on voulait persécuter mon mari, susciter la haine entre lui et ma famille, était-il convenable de consentir à notre union ? Le prêtre ne devait-il pas s'y opposer de toutes ses forces ?

— Tu n’as jamais bien saisi, je crois, le plan de notre mère. Si j’ai bonne mémoire, le voici en deux mots : « Je n’aime guère, nous disait-elle un soir, qu’Adéline épouse un hérétique ; mais, voyez-vous, monsieur le curé m’a donné de bons conseils. Premièrement, Florian Cimon adore ma fille : pour lui plaire il est capable de tout ; il a déjà même consenti à se laisser marier par monsieur Nicette. « C’est un rat tombé dans le piège », m’a dit ce brave curé, « une victime arrachée à l’enfer, un ami de plus, un ennemi de moins. Luther y perd. » Après tout, notre sainte mère l’Église sait bien ce qu’elle fait. Et puis, ma fille exercera une heureuse influence sur le cœur de son mari ; je l’ai élevée selon l’Église ; le couvert lui a formé le cœur. L’homme se soumet aisément au joug que lui impose la femme ; la femme, à son tour, se glorifie d’être l’humble servante de son confesseur. Sa mission est délicate ; elle n’en est pas moins le saint pilier de la religion romaine, et les successeurs des apôtres n’ont jamais méconnu cette importante vérité. De plus, continua notre mère, comme il faut tout prévoir dans ce monde, monsieur le curé m’a parlé, en cas de rébellion de la part de Florian, de certains moyens propres à dompter les infidèles. C’est énergique, mais c’est sûr… » Tu le vois, ma sœur, nos parents n’ont pas agi à la légère. Tout a été prévu, et puisque ton mari n’a jamais voulu abandonner son infâme religion, ne devait-il pas partir ?

— Oui, mon frère, il était urgent, après avoir conduit la victime sur l’autel du sacrifice, de lui percer le cœur avec le couteau béni du prêtre.

— Adéline, tu as certainement bu à la même coupe empoisonnée que ton mari, tu t’égares. Médire de nos prêtres, c'est médire de l'Église, de Dieu même ; c'est se précipiter dans l'erreur ; c'est courir droit à l'enfer.

— Je ne m'égare pas ; la vérité a lui devant mon âme *[sic]*... Je voudrais la suivre... Mais voici monsieur Nicette qui s'avance avec maman... Je crains toujours la rencontre de cet être perfide. Je suis si faible !... Frère, retournons au moulin.

II

La maison du coteau

La maison du coteau n'était pas des moins bien situées. Coquettement assise au sommet d'un rocher, on pouvait distinguer de loin sa cheminée au milieu du toit, ses pignons blanchis et ses contrevents rouges. Tout à côté, un vieux moulin à vent, en forme de cylindre, au toit conique, étendait ses longues vergues comme quatre bras décharnés.

Du coteau, le coup d'œil était charmant. Le Saint-Laurent roule, majestueux, son flot rapide à travers de nombreux îlots qui ressemblent à des bouquets de verdure jetés au milieu des eaux profondes. Une flotte de navires de toutes dimensions sillonne sans cesse sa surface mobile et offre aux yeux du riverain mille scènes variées. Au nord, les sapins et les mélèzes forment comme un cordon noir à l'horizon. D'un côté de la maison s'étend le jardin, de l'autre le verger. Les prunes du père Brunel étaient délicieuses.

Ce ravissant paysage n'était pas la seule chose qui donnât au coteau un cachet particulier. Il y avait là un intérieur qui plaisait à tout le monde : chez le père Brunel on se sentait libre comme on l'est au foyer du plaisir, de la gaieté bruyante et folle. On y jouait aux cartes, et presque toujours à l'ancien jeu du major ; on y chantait les chansons nouvelles sur les airs rebattus du temps jadis ; on lançait un mot par-ci, un mot par-là, dans le but de faire rire et de paraître spirituel. Si les convenances le permettaient, on jasait la fille de la maison, mademoiselle Adéline. C'était surtout le dimanche après-midi que le coteau revêtait cette physionomie joviale. Pendant la semaine, avait lieu un autre genre d'amusement.

Le meunier était grand causeur. Il avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, et retenu bon nombre d'anecdotes assez piquantes. Au loin, il était connu sous le sobriquet du Grand Conteur. Aussi, presque tous les soirs, la maison était remplie de visiteurs.

— Père Brunel, réclamait l'un, un conte, un long ; je vous ai apporté une bonne torquette de tabac... oh ! par exemple, du fameux ; c'est du vrai canaïen, celui-là !

Alors, chacun se casait de son mieux ; le vieillard prenait place au milieu du groupe et le récit commençait. C'étaient je ne sais quelles histoires bouffies de merveilleux, assaisonnées de quelques grains de gros sel et que relevait un trait de malice à l'adresse du curé, un coup de dent pour la femme, un trait scandaleux, etc.

À voir cette vieille tête grisonnante, régalant son auditoire d'une fiction épique ou d'un récit grivois, on aurait dit un troubadour au milieu d'une société féodale.

Au Canada s’est conservé, peut-être plus qu’en France, ce vieil esprit gaulois, mélange de naïf et de piquant. Il y a encore là comme un souffle de l’ancien temps. On lit peu, mais on raconte beaucoup, et les populations trouvent dans tous ces récits une espèce d’aliment à leur curiosité et à leurs besoins intellectuels.

Hâtons-nous de dire que le père Brunel était bon catholique. Il se faisait un scrupule de manquer la messe. Sa femme jeûnait le carême durant ; l’eau bénite croupissait dans un énorme flacon pendu à la tête du lit, et les rameaux jaunissaient dans toutes les chambres de la maison, au moulin et même à la grange. Cela préserve du tonnerre, au dire des honnêtes gens. On pouvait voir aussi le chapelet à gros grains noirs, accroché à la muraille ; la statue de Marie, dans une petite niche près de l’horloge, et plusieurs images de saints et de saintes agraffées à la cloison.

Tant de pieux objets ne devaient-ils pas éloigner le malheur de la maison du meunier ? La suite de ce récit nous l’apprendra. Toujours est-il qu’un dimanche après midi, s’était glissé, avec les jeunes gens qui fréquentaient le coteau, Florian Cimon, garçon probe, modeste, et d’une éducation distinguée.

La présence de cet étranger avait saisi au cœur toute la famille Brunel. Il n’y avait assurément rien dans la conduite de Florian qui effarouchât personne ; mais ses opinions religieuses, son protestantisme étaient choses monstrueuses ; le curé, monsieur Nicette, avait fulminé de si terribles anathèmes contre ces sectateurs maudits de la Réforme, surtout depuis que l’on avait ouvert une école évangélique à quelques lieues de sa paroisse !

Ce qui troubla le plus le père Brunel et la vieille Marguerite, sa femme, ce fut de voir le jeune Cimon lier conversation avec mademoiselle Adéline, qui sortait à peine du couvent.

L’après-midi fut extrêmement pénible pour les deux vieillards.

Le lundi, de bon matin, la meunière se fit conduire au presbytère et raconta à monsieur le curé l’événement de la veille.

En prêtre habile, monsieur Nicette jugea bon de jeter l’hameçon du côté de Florian.

— Il est venu le dimanche chez vous, dit-il ; c’est preuve qu’il ne tient guère à sa religion maudite. Les vrais disciples de Luther sont scrupuleux à l’égard du sabbat. De plus, il aime votre fille ; c’est affaire gagnée, elle saura le ramener dans le bon chemin !

La femme Brunel retourna au logis, entièrement rassurée.

Le soir, agenouillée devant une croix de bois noircie et rongée par le temps, elle défila deux fois son chapelet. Le meunier s’endormait au bruit monotone de cette prière latine. Dès qu’il se mettait à ronfler, sa femme le rappelait au devoir en lui criant :

— Comment, Exavier, tu dors !... Et toi, Adéline, pourquoi ne réponds-tu pas ? *Ave, Maria, gratiâ plena, etc.* et la famille répondait : *Sancta Maria, etc.*

Les conseils d’un homme habile et perfide avaient calmé l’agitation qui fermentait au sein de cette famille ; quelques paroles inintelligibles, confiées à deux bouts de lattes mises en croix avaient procuré une espèce de repos à ces âmes si cruellement abusées.

Ah ! quand les superstitions s’attachent au cœur, elles le dépouillent étrangement de ses plus belles qualités, de ses plus nobles attributs.

« La religion romaine, nous dit un livre célèbre au temps de la Ligue, est le breuvage qui nous endort comme un opiat bien sucré et qui sert de médicament narcotique pour stupéfier nos membres, lesquels, pendant que nous dormons, nous ne sentons pas qu’on nous les coupe pièces à pièces, l’un après l’autre, et qu’il ne restera que le tronc qui, bientôt, perdra le sang et la chaleur de l’âme par une trop grande évacuation. »

III

La noce

Florian Cimon demeurait à quelques milles du coteau.

Sorti d’une de ces écoles évangéliques qui projettent des rayons de lumière à travers les grandes ombres du pays, il se trouvait dans un milieu peu favorable pour sa foi. Les papistes lui suscitaient mille petites persécutions, ce qui émoussait visiblement sa vie religieuse. De plus, éloigné de tout centre évangélique, il passait ses dimanches en compagnie de gens peu sévères à l’endroit de la morale. Un tel relâchement lui fit perdre l’habitude bénie de la prière. Il cessa de chercher sa satisfaction dans l’accomplissement de ses devoirs, et d’aller puiser la paix et la vie aux sources pures de la vérité. Le flot de l'indifférence le jeta sur de dangereux écueils. Nous l'avons déjà vu gravir le coteau, se réjouir avec des jeunes gens au cœur léger, entrer en conversation avec la fille du meunier, et profaner la sainteté du dimanche. Pauvre Florian ! Nous te suivrons sur le chemin de la décadence morale.

Puisse ton histoire nous être profitable, en nous montrant jusqu'où peut conduire un premier pas hors du droit sentier !

Adéline Brunel, conseillée par monsieur Nicette, réussissait à merveille. Florian faisait de fréquentes visites au coteau ; il allait à la messe, trouvait bon accueil chez le curé, ainsi que dans toutes les familles honorables de la paroisse.

D'ailleurs, rendons justice aux Canadiens. Ils sont naturellement communicatifs, affectueux ; et si le clergé romain ne venait si souvent attiser la haine dans le cœur de ces braves gens, ils formeraient le peuple le plus sociable du monde.

Les séductions, les flatteries finirent par étouffer le dernier cri de la conscience du jeune protestant. Une fois sur la pente de l'indifférence, il ne tarda pas à rouler jusqu'au fond de l'abîme. Il faut reconnaître aussi que la beauté d'Adéline exerçait un charme irrésistible, mais fatal, sur sa victime.

Florian aimait son attitude un peu fière, ses allures d'indépendance ; il se laissait prendre à certaines manifestations de générosité, témoignage d'un bon cœur.

Malheureusement, Adéline avait passé cinq années au couvent ; et le couvent, c'était tout le contraire de la vie réelle. Le couvent, c'est le milieu le plus favorable à l'hypocrisie ; c'est l'espionnage érigé en système ; c'est la suspicion d'un côté, la ruse de l'autre. Le couvent, c'est l'esprit rampant du jésuite ; c'est la mort à la liberté de l'âme, à la liberté de penser, d'agir et de vivre en chrétien. Cinq années de cette vie étiolée, c'en était assez pour ternir les plus belles vertus, et pour émousser la volonté la plus énergique. Adéline était sortie de ce tombeau avec plusieurs taches livides au fond du cœur.

C'était beaucoup qu'elle ne fût pas devenue cadavre.

Florian Cimon commettait donc une fatale imprudence en unissant sa vie à celle d'une jeune fille qui ne partageait pas sa foi et qui n'avait aucune expérience du monde.

La beauté, la jeunesse, sont choses qui se flétrissent. Écoutons le poète, faisant parler la beauté :

Je n'ai qu'à me produire, et l'un court sur ma trace ;
J'amoindris la sottise et j'ajoute à l'esprit ;
Par moi l'œil est charmé, la bouche me sourit,
Et devant mon visage en l'admirant tout passe…
Mais un écho du ciel a répété : Tout passe !…

Il n'y a que les vertus du cœur chrétien qui demeurent éternellement jeunes et belles. Tout homme sérieux devrait se choisir une épouse où se rencontrent au moins quelques-unes de ces vertus.

Hélas ! telle n'était pas l'opinion de Florian. Éperdument amoureux d'Adéline, il avait fini par la demander en mariage. Le curé fut de nouveau consulté. Il considéra le cas et le trouva excellent. Le dimanche suivant, eut lieu la publication des bans.

Ce petit événement fit sensation dans la paroisse. On se communiqua la nouvelle avec empressement.

— Écoute donc, Antoine, tu sais, la fille du vieux Brunel ? elle se marie !...

— Ah ! oui !... Avec qui donc ?

— Avec le protestant.

— Crois-tu qu'il fasse un bon catholique ?

— Ben dame ! Monsieur le curé le dit.

— Si monsieur le curé le dit, ça arrivera. C'est un brave garçon, ce Florian. La mère Rochette, voisine du coteau, voulut à cette occasion féliciter sa vieille amie :

— Ta fille va donc se marier ! C'est une bonne enfant !

— Ah oui ! par exemple, on ne peut pas ôter ça à ma fille !

— En a-t-il de la chance, ce protestant !... Elle en a pourtant ben vu des cavaliers, ta fille, et des *smart*. À cet éloge, le visage ridé de la meunière s'épanouit d'un aimable sourire.

— Oui, oui, dit-elle avec un peu de suffisance, elle en a vu et beaucoup. Ça ressemble à sa mère. Tu te rappelles bin notre temps ?

— C'est vrai... c'est vrai !... Il me semble revoir encore nos anciennes soirées !... ça brillait !... Les jeunes gens d'aujourd'hui ne savent plus s'amuser comme ceux d'autrefois.

— Hélas ! que faire, ma chère Henrélie ? C'est la maladie du temps. Les enfants veulent toujours en savoir plus long que leurs parents.

Rien ne saurait être plus agréable à une mère, au Canada, qu'une douzaine de prétendants à la main de sa fille. On sait comment se passe la chose : les garçons arrivent les uns après les autres ; la jeune fille prend leurs chapeaux. L'un se place près de la porte, il n'a pas très bonne façon ; un autre se dandine en face de la fenêtre ; un troisième, plus audacieux, approche furtivement sa chaise de la demoiselle. Cette atteinte au respect dû à la compagnie lui attire une petite semonce.

Si le dialogue se prolonge, l'un des jeunes gens se lève, demande son chapeau et retient la jeune fille un bon quart d'heure, debout sur le seuil de la porte.

Ce petit manège impatiente un autre qui s'approche :

— Je vous demande excuse, mam'selle, voulez-vous me donner mon chapeau ?

— Avec plaisir, monsieur.

Celui-ci voudrait faire un petit bout de conversation, à l'exemple de son prédécesseur ; mais un de ceux qui sont restés en arrière demande à son tour son chapeau, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Qu'on dise après cela que notre peuple n'est pas original !

C'était vers le vingt juin. Tout était joyeux, ce jour-là. La nature étincelait de beauté, le fleuve roulait son onde nuancée, les oiseaux chantaient ; le ciel d'un bleu pâle, s'étendait pur et limpide. Vers les dix heures du matin, le vieux sapin du coteau couvrait déjà de sa vaste ramure un groupe de rieurs et de rieuses. Tout à coup, des cris de joie se font entendre et une longue file de calèches fait son apparition. Les époux étaient splendides. Il y avait là de la fraîcheur, de l'épanouissement et peut-être de l'innocence. C'était le jour des noces.

On se rappelle le caractère original que les anciens Canadiens donnaient à ces sortes de fêtes. Une noce durait quelquefois jusqu'à huit jours. On se montrait d'une prodigalité étonnante, et même plusieurs habitants mettaient une espèce de gloire à se ruiner dans cette circonstance. J'ai entendu souvent des vieillards me parler avec enthousiasme d'une noce à laquelle ils avaient assisté plus de quarante ans auparavant. Leur cœur semblait puiser une espèce de rajeunissement au souvenir de ces jours de joyeuse mémoire.

— Ah ! c'en était enne noce, c't'elle-là !... on n'en voit pus de semblable.

Le père Brunel, cet homme de la vieille souche, se montra à la hauteur de la coutume traditionnelle.

Le dîner fut splendide. Tous les invités en étaient ravis. Il fallait les voir assis autour de la longue table, faisant bon marché des convenances, s'excitant à la gaieté, riant aux éclats, buvant à la santé de tout le monde, et lançant par-ci par-là des plaisanteries d'un goût passablement salé ! Les femmes trinquaient comme les hommes. Vers la fin du repas chacun dut conter son histoire, chanter sa chanson.

— Allons, vieux Rochette, commencez.

Et le vieux Rochette, qui ne savait qu'un couplet, commençait :

À Paris, grande ville,
Là-bas sur ces ponts neufs,
J'ai vu jouer aux quilles
Des bœufs.

Tout le monde criait bravo !

— Un verre, un verre au chanteur. Et maintenant, à vous Bissonnette.

— Mais, je sais pas chanter, moé.

— Eh bin, conte un conte.

— J'en sais pas.

— Dis-nous le conte de Jean-couché-de-boute. Bissonnette s'exécutait :

— Il y a promesse de mariage entre Jean-Couché-de-Boute et Jacqueline Doucet, tous deux empailleurs de marmites, etc.

Ce fut quelque chose d'émerveillable, comme dirait l'auteur de Pantagruel. Ça fit rire jusqu'aux larmes, – après quoi l'on se passa la bouteille et le vieil Antoine se mit en train de décocher un trait fort libre à l'adresse des nouveaux mariés.

La chose se continua ainsi jusqu'au soir, où un bal des mieux organisé mit tout le monde en branle. Les Canadiens ont conservé un amour effréné pour la danse. J'ai vu des personnes faire sept ou huit lieues pour voir sautiller ce qu'elles appelaient un beau danseur.

Chez le père Brunel, on dansa avec tant de frénésie, que, sur les neuf heures, bon nombre de convives se retirèrent dans la chambre voisine afin de se rafraîchir. Chacun se versa un petit pétrole, comme dit l'argot parisien, et puis l'on causa, et de nouveau un pétrole, si bien que vers minuit l'un des trinqueurs se sentit la tête lourde ; quelque chose comme du sommeil le fit dégringoler dans un coin. Cet incident raviva la gaîté des buveurs. Ils se levèrent, entourèrent l'homme ivre et d'une voix éteinte, accompagnée de gestes cyniques, ils entonnèrent ce refrain bachique :

Corps mort,
T’en iras-tu sans boire
Encor,
T’en iras-tu sans boire ?

Le bal se prolongea fort tard dans la nuit. Le lendemain, on pouvait distinguer sur tous les visages quelque chose de triste, une espèce de pli fatal creusé par la débauche.

« Quel triste lendemain laisse le bal folâtre ! »

Cependant, il fallait continuer la fête et boire de nouveau. Dans ces funestes moments, celui qui peut le plus ingurgiter de whisky, est considéré comme le héros de la bande. Il acquiert de la célébrité en s’avilissant.

Trois jours après la noce, Pétrus Nicolas, vieux pêcheur de l’endroit, s’en allait au moulin.

— Tiens... tiens... tiens... Mais qu’est-ce que t’as donc, Rochette, t’es pâle comme un drap ! As-tu été malade ?

— Non... non... mais j’ai été à la noce.

— Mais où ça donc ?

— Chez le voisin.

— Eh ! tu as trinqué un bon coup, je vois.

— Pour ça on s’est bin amusé !

— Et tu as mangé à te rendre malade.

— Il faut bin que jeunesse se passe !

— Le vent est bon, crois-tu que le meunier va faire ma fleur ?

— Bin, le moulin n’a pas encore marché depuis la noce... Brunel a un rhumatisme dans les jambes.

— Bin des compliments à la maison.

Comme on le voit, après la noce c’était la mélancolie, la lassitude et souvent des germes de maladies qui conduisaient au tombeau. Hélas ! funestes divertissements que ceux-là ! Brutales manières, dignes d’un peuple idolâtre, de célébrer le jour le plus solennel de la vie ! Est-ce par l’ivrognerie, la gourmandise, les chansons légères, les contes immoraux que doit se fêter la sainteté du mariage ! Et le bal, avec son caractère effronté, doit-il finir la journée qui devrait se terminer par la prière !

Que se passait-il, pendant tout ce bruit, dans l’âme de Florian ? Sans doute que sur son front aussi, apparaissait le rayonnement sinistre de la débauche. La fièvre l’avait gagné. Cependant, lorsqu’il fut seul avec sa conscience, il se trouva malheureux. Il ne sonda pas la profondeur de sa chute, mais il vit qu’il était tombé. Il avait déshonoré sa vie, jeté le scandale sur son église, outragé la morale de l’Évangile et renié son Sauveur. Il sentit comme un premier clou s’enfoncer dans son cœur... Un nuage planait sur son âme... C’était la fin d’une illusion, le soir d’un jour de désordre.

IV

Le prêtre est là

— Chère femme, je dois t'avouer que les chagrins que me cause ta famille, les persécutions dont je suis l'objet, surchargent ma vie de soucis, et augmentent en moi la répugnance que j'éprouve depuis longtemps pour ta religion.

— Si tu devenais bon catholique, tu n'aurais rien à souffrir.

— Devenir bon catholique... cela ne se peut pas, Adéline. J'ai agi en véritable étourdi quand je me suis marié. On a raison de dire que la passion aveugle. Et puis, ton curé est passé maître en fait de ruse. Il m'a présenté la coupe aux bords découlant de miel, mais le fond est plein d'amertume. L'autre jour, lorsque tu es revenu de confesse, j'ai été attristé de tes manières dures, froides. Il y avait quelque chose de sombre sur ton front et peut-être dans ton cœur. Je me suis dit : Le prêtre est là.

— Tu crois que le prêtre est un oiseau de mauvais augure ?

— Parfaitement.

— Alors tu m'insultes.

— Ce n'est pas mon intention. Penses-tu, Adéline, qu'une religion qui excite la haine, pousse aux divisions et porte le trouble dans une famille, soit une religion descendue du ciel ?

— Je ne sais qu'une chose, c'est que je dois obéir à mon église.

— Tu dois obéir à Dieu et ne jamais plier ton âme sous le joug des superstitions humaines.

— Ainsi, avec toi, le catholicisme est un tissu d'erreurs !

— Juges-en toi-même. Les catholiques romains s'attachent bien d'un côté au monde invisible, mais l'appui du ciel leur semble insuffisant ; il leur faut le bâton vermoulu de la foi aux choses terrestres.

— Et comment cela ?

— Tous vos sacrements sont matérialisés. Vous avez besoin de pierres, de bronze, de bois, d'images, voire même de pâte pour faire votre religion. Au protestant, il ne faut qu'un cœur, mais un cœur qui aime et qui se sacrifie librement pour Jésus-Christ.

— Qui t'a appris toutes ces choses ?

— L'étude. Laisse-moi continuer. Les Romains admettent que les hommes sont sauvés en partie par le Christ, en partie par eux-mêmes. Pour le protestant, l'amour de l'Évangile est si insondable, le sacrifice de la croix si grand, si complet, que le pécheur n'a qu'à se pencher sur le sein de Jésus pour recevoir le pardon et la vie éternelle.

— C'est bien commode cela.

— C'est plus que commode, c'est précieux, c'est indispensable pour le salut de l'homme et le bonheur de l'humanité.

— Et quelle est votre règle de foi ?

— La Bible, trésor divin jailli du cœur de Christ, et que le Saint-Esprit seul explique. Pour vous, catholiques, vous avez besoin des traditions afin d'asseoir votre religion. Vous ajoutez les ordonnances humaines à l'Évangile, vous mêlez la science mondaine à la science chrétienne. Le protestant ne mêle rien ; il approfondit l'Écriture dans tous les sens sans y rien ajouter ni y rien retrancher ; il sanctifie la science humaine par le christianisme.

— Tout cela revient à dire que mon église prêche l'esclavage et la tienne la liberté.

— Précisément.

— Te voilà bien dévot, tout à coup ! C'est dommage ! quel bon théologien tu aurais fait... une vocation manquée... quelle perte pour le protestantisme ! Eh bien ! monsieur mon mari, puisqu'elle est si belle, si bonne, ta religion, pourquoi as-tu épousé une catholique, une ennemie implacable de ta foi. N'espère pas trouver la paix et le bonheur avec moi aussi longtemps que tu n'iras te prosterner aux genoux du prêtre. Quiconque s'unit à une fidèle catholique, s'unit au prêtre ; autrement, c'est le malheur qu'il rencontre. Le berceau qui devait faire épanouir son cœur, égayer sa vie, devient une source de tristesse, et les fleurs qu'on répandait au jour de l'hymen sont refusées à la tombe de l'hérétique.

— Une chose me console, c'est que ce n'est pas toi qui viens de me parler, c'est le bon père du confessionnal.

— Le prêtre est mon conducteur, mon conseiller, l'ami de mon âme, mon époux spirituel. Je l'écoute avec un saint respect. Je me repose avec confiance sur son cœur si pur, je lui confie le salut de mon âme sans en éprouver un seul mouvement de crainte. Il faut être au prêtre pour être à Dieu.

— Femme, tes paroles me font frémir... Ta confiance est aveugle. Il faut être à Christ pour être à Dieu. Maudit l'homme qui se confie en l'homme. On ne monte pas au ciel enveloppé dans les plis d'une soutane. Ah ! si tu voulais lire la Bible avec moi, et prier le véritable Sauveur !

— Allons donc, tu n'étais pas si sérieux lorsque tu me courtisais. Tu faisais bon marché de ta Bible et de ton protestantisme. Quel changement ! Il paraît que j'aurai bientôt un ministre pour mari. C'est flatteur !... Moi, prier avec toi !... Jamais !... Oui, je prierai, mais si tu consens à répéter nos oraisons ou le chapelet... Ah ! Florian ! si tu m'aimais, tu abandonnerais tes idées absurdes ; tu accepterais ma doctrine si imposante, si belle. Ma foi serait ta foi ; mon cœur serait ton cœur.

— Mais, pauvre femme, j'ai été dans ton église plusieurs fois ; j'ai admiré le luxe des autels, j'ai été charmé par l'harmonie de vos chants ; mes sens, partout, ont été agréablement surpris, mais le cœur ne s'est jamais senti ému. La religion ne consiste pas dans la dorure, les guirlandes, les richesses, ou dans les cierges qui fument au nez des statues. Là où il n'y a point de vie pour le cœur, il s'étiole, languit quelques années et cesse de battre. Cela m'explique pourquoi les catholiques confient si stupidement leur âme aux mains du prêtre... C'est une prostitution. Quand ils ont abdiqué leur existence individuelle, ils deviennent une espèce de machine que le pape fait mouvoir selon son caprice.

— C'est drôle de t'entendre ainsi parler. Tu me fais l'effet d'un grand criminel qui détaille sa vie de honte et de lâcheté. Si réellement la religion protestante est pleine de beauté et de grandeur, et la religion catholique pleine d'infamies, tu es traître comme Judas, tu t'es moqué du protestantisme et aujourd'hui tu te moques du catholicisme. On ne croit pas les moqueurs, monsieur l'avocat. Allez plaider votre cause parmi ceux qui ignorent votre conduite.

Il y avait tant d'ironie et tant de vérité dans cette réponse de la jeune femme, que Florian sentit comme un frisson glacer son cœur. Pâle et tremblant, il se jeta aux genoux de celle qu'il aimait et laissa tomber cette parole pleine de remords :

— Eh bien, oui, je suis, ou plutôt, j'ai été traître, lâche et menteur, mais pardonne-moi et aide-moi à me relever ; fais renaître dans mon cœur l'espérance et la vie ! Ta froideur me tue. Au lieu d'une épouse, je trouve en toi un persécuteur, un prêtre dont les desseins sont pleins de cruauté. Ah ! quelles leçons tu puises au confessionnal !

Adéline réprima un mouvement d'émotion, son cœur battait bien fort, mais la menace du curé planait terrible sur sa vie ; elle se fit violence et trouva encore une réponse amère pour l'homme qu'elle venait d'humilier :

— Lève-toi, dit-elle. Quand tu viendras pleurer à l'autel de Marie, je te pardonnerai.

— C'est bien, dit alors Florian avec une farouche énergie, mon cœur est brisé ; le tien le sera bientôt. Ce sont deux victimes que tu offres à l'orgueilleuse Église de Rome. Ne parlons plus de religion dorénavant.

Un silence profond régna dans la chambre des époux. Un instant après, on entendit un léger bruit, quelque chose comme le pas furtif d'une personne qui s'éloigne... C'était la vieille Marguerite qui avait veillé près du trou de la serrure : Le lendemain matin, le brave monsieur Nicette connaissait la conversation que nous venons de raconter.

V

Le visiteur maudit

Le père Rochette venait d'arriver au coteau en se frottant les doigts. La rafale sifflait d'une voix vibrante dans les vergues du moulin. Il était dix heures du matin et le soleil ne jetait encore que de pâles rayons sur la nature couverte de frimas.

— Ça pique, ça pique aujourd'hui ! c'est un frette noir. Il faut avoir bon nez pour voyager.

— Ah ! vous êtes si frileux, vous, monsieur Rochette, que le moindre vent vous glace.

— Pas si frédileux, ma petite. J'en ferais mourir encore bin des jeunes, va... Le vieux Rochette a les os durs.

— Cela se peut, répondit Adéline, avec un sourire, vous êtes assez bien bâti pour résister.

— J'étais fort dans mon temps et mon père trouvait rarement chaussure à son pied, comme on dit. Mon grand-père n'a jamais rencontré un homme pour le battre.

— Race de géants, hasarda Florian.

— Et race d'honnêtes d'hommes aussi, monsieur.

— C'est parfaitement vrai, s'empressa d'ajouter la meunière. J'ai connu votre père, jamais il n'a manqué de faire ses Pâques.

— Ah ! c'est qu'il y tenait à la religion ! Et moi, en digne fils, je ne manque jamais la messe. On voit même la marque de mes genoux sur le petit banc où je me place d'habitude.

— Beaucoup de religion dans les genoux, ricana le jeune mari.

— C'est toujours mieux que de pas en avoir du tout, riposta la vieille Marguerite. J'aime à vous voir aller à l'église avec votre petite jument noire.

— C'est une parle, une vraie parle, cette bête, il ne lui manque que la parole, se dépêcha de répondre le père Rochette. Je n'ai qu'à lui crier : allons, Fanne ! vite elle dresse les oreilles, s'écartille le nez et part comme une ripousse... C'est doux comme un agneau. On lui fait faire tout ce qu'on veut. Elle se met à genoux, se mate à pic, se couche, se tourne, mange de tout et avec çà, franche comme pas anne. Une jument pleine de cœur ; tu la connais, toé, Brunel !

À cette cavale merveilleuse, il ne lui manquait plus, pour être parfaite, que de posséder les qualités du vieux chien de la mère Madelon. « Ce brave caporal, savant s'il en fût, était rusé comme un renard, courageux comme un lion ; il faisait l'exercice et croisait la baïonnette, devinait l'âge du capitaine et se montrait tour à tour acrobate et mathématicien. »

Les Canadiens nourrissent un amour excessif pour les chevaux. Beaucoup d'entre eux se ruinent pour élever des trotteurs. Le premier mendiant, dans les campagnes, veut avoir son cheval. Quêter à pied ! fi donc ! c'est trop mesquin.

Pendant ce dialogue sur le froid, la religion et les chevaux, un étranger s'était approché du coteau. Il en gravissait la pente un peu rapide, lorsque le meunier l'aperçut.

Eh bin, en v’là un qui a du courage, dit-il, il grimpe la côte avec un gros sac de cuir… C’est probablement un petit marchand d’épingles.

Un marchand d’épingles, avec un sac de cuir ! ça ne s’est jamais vu, répondit la mère Marguerite. C’est sans doute un…

— Pan, pan, pan !…

— Entrez, entrez, cria le meunier. Il fait frette, l’ami.

— Très froid… temps dur.

— Asseyez-vous. Il faut avoir des affaires bin pressantes pour marcher aujourd’hui.

— C’est mon cas, monsieur. Je possède un immense trésor et je voudrais que tous mes compatriotes fussent riches comme moi.

— Une mine, peut-être ?

— Vous y êtes, monsieur.

— Et vous voudriez que chacun y aille faire des fouilles ?

— Précisément.

— Offre-t-elle des avantages ?

— Incalculables.

Le visage du vieux Rochette s’illumina tout à coup. Il était avare.

— Des mines, de l’or, fit-il, ça offre des avantages, une fortune peut-être. Ah ! si j’étais jeune, monsieur, j’irais vous en retourner un bon coin.

— Vous pouvez tout de même y prendre part, ajouta l’étranger ; les vieillards y sont tout particulièrement intéressés.

— Mais ousse qu’elle est donc votre mine ? grommela la vieille Marguerite.

— Dans mon sac, madame.

— Je m’en doutais bin. Vous êtes un de ces vendeurs de Bibles, n’est-ce pas ?

— Oui, madame, j’offre l’Évangile de Jésus-Christ.

— Dans ce cas, vous pouvez passer la porte.

— Allons, sois un peu plus polie, toé, avec les gens, commanda le meunier.

— Asseyez-vous, dit Florian, je suis bien aise de vous voir et je serai heureux de vous entendre.

Le père Rochette avait perdu son illumination ; il ne rêvait plus aux trésors. Le mot de Bible l’avait fait frissonner jusqu’au cœur. La mère Marguerite serrait convulsivement son manche à balai et répétait d’une manière incohérente : pas besoin d’Évangile ici… nous avons monsieur le curé. Le missionnaire, cependant, leur expliquait la nature de ses livres. Tous parlaient d’un Sauveur qui s’est offert pour sauver les pécheurs, et qui apporte aux cœurs brisés des trésors de paix, de joie et de pardon. La meunière n’écoutait pas. Le flot de la haine bouillonnait dans son âme ; toute l’épouvante du fanatisme brillait dans son regard ; elle se mordait les lèvres, chantait un couplet, de dépit, sans doute, voyageait par la chambre et faisait un bruit à étourdir les sourds. Tout à coup, perdant l’équilibre, elle déversa sur le colporteur tout un déluge d’injures et menaça de le frapper s’il ne s’éloignait au plus vite. Devant la dignité du bâton, le vieux pionnier de l’Évangile se retira avec calme.

La logique du tisonnier peut sourire au prêtre d'une église déchue et aux adorateurs d'une idole infâme, mais en face de procédés semblables, l'homme spirituel sait remettre son épée dans son fourreau.

Le digne serviteur du Christ descendit le coteau avec la pitié dans l'âme et la prière sur les lèvres. N'avait-il pas souffert l'affront, le mépris, les outrages ? N'avait-il pas enduré les privations, la fatigue et l'injustice ? Pourquoi se serait-il découragé en essuyant une nouvelle persécution. D'ailleurs, ce qui cause le plus de tristesse au cœur d'un missionnaire, ce ne sont ni les outrages, ni les coups qu'il reçoit, mais c'est la pensée qu'il y a des âmes immortelles emmaillotées dans les linges de la superstition, âmes qui dépérissent faute d'un rayon de lumière venant du Soleil de la grâce.

Le pieux colporteur n'était pas à deux arpents de la maison que la scène devenait passablement orageuse au coteau. Florian, qui comprimait depuis longtemps son indignation, éclata en paroles amères contre l'indigne conduite des prêtres. Ceux qui l'écoutaient n'eurent pas la force de lui répondre. Je crois même que la vieille Marguerite se sentit honteuse de son acte de fanatisme. Elle avoua avoir agi un peu trop sévèrement. Mais que faire ? Le devoir avant tout. Ne fallait-il pas bâtonner le malheureux hérétique afin de faire ses Pâques ? Le curé l'exigeait, et le curé c'était Dieu.

Adéline censura fortement son mari, qui s'était permis d'incriminer sa mère, à elle.

— Pourquoi ne reviens-tu pas à la bonne religion ; le trouble cesserait dans la famille ; tu serais aimé de mes parents et de monsieur Nicette.

— Je ne tiens guère à l'affection de ton curé, et, de ta religion, j'ai jusqu'au cou ; on y meure là-dedans. Ce n'est pas moi qui jette le trouble dans la famille, c'est ton confesseur qui, par parenthèse, n'a jamais voulu me prouver mon erreur.

— C'est tout de même drôle, remarqua le père Brunel, que monsieur le curé n'ait jamais voulu discuter avec Florian.

À ces mots, le vieux Rochette, qui s'était senti jusqu'alors comme cristallisé sur sa chaise, se permit d'ouvrir la bouche pour affirmer que le curé n'avait pas peur de monsieur Cimon. Et, se levant, il souhaita le bonjour à la compagnie.

L'inflexible meunière se retira dans sa chambre en marmottant : cet infâme peut nous faire changer de religion. Il faut que ça finisse ; j'irai voir monsieur le curé demain.

Le reste du jour fut excessivement triste. On sentait quelque chose de sombre s'accumuler sur le coteau. La joie ne venait plus battre de son aile au foyer domestique. À peine un pâle sourire effleurait-il en passant tous ces visages chagrins. Plus d'épanchements, plus d'union, plus de rapports intimes, mais la défiance, la haine, l'espionnage et les mots qui font mal.

Quelle déception amère pour ces jeunes époux, qui voyaient leur bonheur pillé par les odieuses machinations d'un prêtre. Adéline s'apercevait bien qu'il y avait quelque chose d'infâme dans le rôle qu'on lui faisait jouer ; mais que faire ? Elle était catholique et le curé la surveillait de si près ; il faisait passer devant son âme tant de visions sombres si jamais elle faiblissait en face du devoir, qu'elle se sentait comme broyée par la main de l'Église chaque fois qu'un mouvement généreux soulevait sa poitrine angoissée. Elle se soumettait sans réfléchir, sans penser et sans bien savoir même ce qu'elle faisait. C'était une machine que l'on avait placée sur le sentier du fils Cimon, machine qui devait poignarder à droite et à gauche jusqu'à ce que le ressort se brisât. L'Église romaine crée de ces héroïsmes-là. Elle n'inspire pas au cœur l'esprit de sacrifice, elle ne fait pas que l'homme s'offre, s'il le faut, en victime libre pour le bien, mais elle s'empare de sa personne et la place elle-même sur l'autel sanglant. L'être humain devient bête de somme avec elle. Après qu'elle a tué en lui la réflexion, elle le vend, l'échange, en retire du bénéfice et moralement l'égorge au besoin.

Florian sentait la vérité de toutes ces choses. Il voyait aussi combien avait été grave sa légèreté et funestes ses lâchetés du passé. Se marier avec une personne qui méprise le Dieu qu'on adore, n'est-ce pas jeter le désaccord dans la famille, et faire vibrer une note douloureuse dans la vie ?

VI

Une fleur sur un sentier aride

Après la visite du colporteur, la mère Marguerite était courue au presbytère, avait raconté avec larmes l'odieuse conduite de son gendre et imploré le pardon en même temps que les conseils de son curé.

— À quand la naissance de l'enfant, demanda ce dernier ?

— Dans trois mois, mon très cher père.

— Dans trois mois !... Eh bien il faut faire encore quelques efforts jusqu’à ce temps et avoir confiance en Marie.

— Oui, mon père.

— Faites dire deux ou trois messes, ça ne coûte pas cher. Peut-être qu’un vœu à la bonne Sainte Anne opérerait miraculeusement, surtout si vous ajoutez une offrande... Ah ! l’offrande, il ne faut pas l’oublier, par exemple ; c’est un sacrifice que l’Église accepte toujours.

— Et vous pensez que ça changerait mon gendre ?

— Cela ne lui fera toujours pas de mal. Et après tout, s’il ne veut pas se soumettre, nous avons des moyens puissants. On ne se moque pas de son curé.

— Oh ! pour ça, y a pas de danger...

— Je veux dire que si Florian ne se courbe pas sous le poids des salutaires admonitions que l’Église trouve charitable de lui adresser, nous toucherons un peu à la corde du cœur.

— Il en aurait bin besoin, je vous assure. Il y a longtemps qu’on aurait dû commencer par là. Je n’ai jamais vu un cœur si dur.

— Nous l’amollirons. Les douleurs morales ont toujours un bon effet. Si votre gendre ne consent pas à faire baptiser son enfant par l’Église, nous le priverons et du nouveau-né et de la mère, diète très douloureuse et qui produit des merveilles. Un père, il a beau être protestant, aime quand même ses enfants ; et, lui arracher un fils, c'est comme si on lui arrachait le cœur.

Le visage de la meunière s'illumina d'un sourire. Cette manœuvre infâme lui paraissait encore bien douce. Pour l'hérétique, y a-t-il une angoisse trop poignante, un supplice trop cruel !… Il est un fait, que plusieurs ont dû remarquer comme moi, c'est que, chez les nations catholiques, le cœur est plus féroce que chez les nations protestantes. Au Canada, par exemple, la jeunesse de nos campagnes éprouve un plaisir exquis à dénicher les oiseaux, à torturer les animaux inoffensifs, à faire battre des coqs ou à exciter les chiens à s'entre-déchirer. On abîme de coups les bêtes domestiques ; les parents corrigent brutalement leurs enfants, et les enfants se montrent les dignes fils de leurs pères. Bon chien chasse de race, dit-on.

Un célèbre auteur a dit que la cruauté est le dernier échelon de la dépravité humaine. Hélas ! ne pourrait-on pas dire souvent que le romanisme est une infâme dépravation !…

Mais pardon, lecteur, je reviens à la mère Marguerite qui retourna au coteau toute calmée, et presque souriante. Florian eut même son quart d'heure de caresse ; c'était chose inouïe, et le mari persécuté comprit tout d'abord que cette réconciliation était feinte, que ce baiser était traître et que si on lui offrait quelques rayons de miel, c'était afin de lui faire avaler le poison. Il savait bien qu'on jouerait le gros jeu le jour où le ciel le rendrait père, mais il était décidé de résister à l'orage. D'ailleurs, il se berçait dans l'espérance qu'une fois séparé de la famille Brunel et vivant seul avec sa femme et son enfant, l'amour, la joie et la paix refleuriraient sous son humble toit. Quatre mois au plus, se disait-il, et j'en aurai fini avec la tyrannie du prêtre.

L'espérance est une belle chose dans la vie, mais lorsqu'elle ne s'élance pas du cœur de l'homme au ciel, elle se change souvent en une amère dérision. C'est ce qui arriva au fils Cimon qui, nous devons l'avouer, cherchait beaucoup plus sa force en lui-même, dans ses résolutions, son orgueil, sa haine surtout, que dans la prière au pied de la croix.

La naissance d'un fils est une date heureuse dans la vie d'un homme de cœur. Sans doute que la famille accumule de grandes responsabilités sur les parents ; mais comme elle est un don de Dieu, elle est un rayon de joie, un épanouissement d'amour dans la maison. Et puis,

L'enfance aux riantes couleurs
Donne la poésie à nos vers, comme aux fleurs
L'aurore donne la rosée !...

Le cher « enfantelet » d'Adéline, avec sa petite tête blonde ressemblait à une rose délicate poussée le long d'un sentier aride, à un sourire d'innocence dans le ciel sombre de la vie du coteau.

Pauvre enfant, tout jeune encore et sans le savoir, il allait devenir une source d'amertume pour son père. Il est vrai que malgré ses huit jours, la mère Brunel n'avait osé agiter la question du baptême. Était-ce parce que des sentiments plus humains s'étaient fait jour dans l'âme de la dévote ! Florian ne partageait pas cette opinion. Il voyait sa femme dans un état d'extrême faiblesse et pensait que si l'on gardait le silence, c'était afin de la sauver. En effet, dès que la malade fut convalescente, la meunière, prenant le petit Charles dans ses bras, s'approcha de son gendre, et d'une voix mielleuse lui dit :

— Écoute, mon ami, il ne s'agit pas de laisser périr ce petit ange. S'il mourait sans baptême, il ne verrait jamais Dieu. Aujourd'hui, nous allons le porter à monsieur le curé; tu nous suivras; je serai sa marraine et son grand-père lui servira de parrain.

— Jamais le petit Charles ne passera par les mains du prêtre. Ce n'est pas l'eau qui sauve.

— Et qui donc va le sauver ?

— Le baptême du Calvaire, le lavage de l'âme dans le sang de la croix. Croyez-moi, le prêtre vous trompe, il règne sur vous en despote et non en véritable pasteur.

— Il faudra bin que tu te résoudes à le conduire à l'Église, ou bin tu auras du fil à retordre, mon entêté.

— Ne vous fâchez pas, mère, ne vous fâchez pas.

— Comment, ne pas me fâcher !... D'ailleurs, il faut que cela finisse... Ne voilà-t-il pas mon dinde de mari qui prend ton parti, et Adéline aussi te traite avec beaucoup trop de douceur.

— Allons, maman, dit Adéline, soyez patiente.

— Il y a assez longtemps que je patiente... On verra si cet enragé est plus fort que notre sainte mère l'Église et que la sainte Vierge. Quand je pense que j'ai adressé à cette bonne mère tant de chapelets, que j'ai fait chanter trois messes; que j'ai accompli une neuvaine, et tout cela pour cet indigne protestant !

Ah ! monsieur le curé va couper court à ta mauvaise influence... Tu refuses d'obéir ?... tu partiras. Je garderai ma fille et son enfant.

Mais Florian n'est pas méchant, répondit la jeune femme. Il vous aime et vous aurez raison de lui plus tard... C'est triste une séparation !... Cela me fait frémir.

— Écoute, ma fille, ton mari n'est pas méchant, c'est vrai ; mais c'est un hérétique et qui ne veut pas se convertir. Il est impossible que tu puisses faire ta religion avec lui et les liens qui vous unissent doivent se briser. Rappelle-toi les bons conseils de monsieur Nicette.

— Oui, je me les rappelle !... Les liens qui nous unissent doivent se dissoudre si le prêtre l'exige. Mais Nicette sait-il que l'on ne brise pas les liens de l'amour sans briser le cœur... Le sais-tu, toi, mère ?

— Je sais une chose, c'est que tu ne dois pas aimer l'hérétique.

— C'est parfaitement vrai, mais Florian est mon mari. Je déteste l'hérétique, et j'aime mon mari.

— L'amour pour l'Église doit seul faire tressaillir ton âme, a dit monsieur le curé. N'as-tu donc pas appris toutes ces choses au couvent ?

— Puisqu'il faut obéir, j'obéirai, et puis se tournant vers son mari : Ah ! Florian, ne veux-tu donc pas me rendre heureuse ? laisseras-tu gémir ta femme et ton enfant ! Tu vois, il faut te soumettre ou bien partir.

Florian ne répondit rien. Il était pâle et tremblant. L'affection pour sa femme et son enfant, la haine pour le prêtre, le chagrin qui consume et la colère qui bouillonne se partageaient tour à tour son pauvre cœur. Il aurait voulu parler, mais les mots ne venaient pas ; sa poitrine était gonflée de soupirs, mais les larmes refusaient de couler. D'amers regrets déchiraient sa conscience. Sa position lui était odieuse. Rome allait le broyer. Que faire ? À travers la flamme qui dévore la victime passe quelquefois un bras menaçant. Ailleurs ce sont des cris d'épouvante qui font tressaillir les bourreaux. D'autres martyrs affrontent avec calme toute l'horreur de la persécution, mais les uns comme les autres éprouvent un sentiment commun, l'impuissance en face de cet infernal engrenage qui les tue… Que faire lorsque la force vous étreint, lorsque l'Église papale, cette pieuvre aux mille antennes, vous suce le sang et la vie ? Florian sortit dehors et pleura.

VII

Le curé chez le père Brunel

Monsieur Nicette, curé de la paroisse, trouvait le temps bien long ! Il avait appris la naissance de l'enfant, et à chaque heure du jour il s'attendait de le voir arriver, conduit par la mère Marguerite et Florian Cimon. Mais rien ne remuait. Signe alarmant. Si la brebis galeuse communiquait sa maladie à tous les habitants du coteau, se disait le curé, j'aurais été finement joué !… Allons, il faut de l'action en toute chose. Après ce monologue, il s'approcha d'un gros cordon de soie bleue et l'agita violemment. Le domestique parut.

— Mes chevaux à la voiture, vite, Jacques, vite je suis pressé.

— Laquelle, monsieur le curé !

— Quoi, laquelle, laquelle ? prend Bichon et attelle au carrosse.

— Oui, monsieur le curé.

— Et fais vite.

— À la minute, monsieur le curé.

Jacques Cirroine fit la révérence et courut à l'écurie. Il connaissait son maître de vieille date et savait que le moindre retard lui donnait sur les nerfs.

Monsieur Nicette, cependant, pouvait être considéré comme un heureux du siècle. Que manque-t-il à l'homme qui possède une grande cure et toute une population qui l'adore !

Volonté de fer, ton impératif, il ne parlait que le langage de l'apostrophe, comme dirait P.-L. Courier, et tout cédait devant lui. À le considérer dans sa conduite, c'était bien Tarquin le Superbe, se promenant dans la paroisse et de sa baguette faisant courber toutes les têtes qui dépassaient le niveau de l'obéissance. D'ailleurs, il gérait toutes les affaires de l'arrondissement ; à l'église, à l'école, au conseil municipal, sa parole faisait merveille. Lorsqu'il s'agissait d'élection provinciale, il était généralement court : « Voici le temps où vous devez agir en hommes. Votez selon votre conscience, mais rappelez-vous que le bon parti est toujours le parti de l'Église. Gardez-vous de la canaille qui cherche à miner la religion et à détruire la dîme. Votez selon votre conscience, votez librement, votez pour ceux qui soutiennent l'Église. »

Ah ! s'écriait le peuple, a-t-il bin parlé, notre curé ! Il nous l'a bin dit de voter librement, et surtout de voter pour les bleus. Vive les bleus ! ... (parti clérical).

Le catholique romain a rarement une autre conscience que celle de son curé. Agis selon ta conscience, c'est leur dire : agis selon ton Église.

Mais, revenons à nos moutons. Monsieur Nicette savait toujours où poser le pied, dans quelle affaire que ce fût. Il imposait de fortes contributions aux habitants dans le but de bâtir, de démolir, de rebâtir, d'allonger ou de réparer, soit le presbytère, soit la sacristie, soit l'église elle-même. Cœur de bronze, il se sentait la force d'arracher à la veuve, aux orphelins, la seule vache que leur avait laissée le père mourant. Sans doute, c'était dans un bon but : il fallait bien marmotter quelques mots de latin devant le grand autel, sans quoi l'âme du défunt serait encore dans le purgatoire.

Gros, gras, monsieur Nicette avait l'air de ne pas trop souffrir de la mortification du jeûne. Il supportait vaillamment les temps de pénitence, et les jours de carême. Après l'énumération de ces défauts que les fidèles qualifiaient d'excellentes vertus, Marot aurait ajouté : au demeurant, le meilleur fils du monde.

Son allure, en arrivant au coteau, n'avait rien de bien pacifique. Oubliant sa prodigieuse pesanteur, il voulut descendre de voiture avec toute la prestesse d'un jeune homme. La chose tourna mal, car s'embarrassant dans les guides, il alla rouler de tout son long sur un sol passablement dur. Bichon eut peur, fit cinq ou six sauts, traînant d'une manière impitoyable son pauvre maître qui, dit-on, laissa passer deux ou trois petits jurons. Ce préambule était mauvais. Quand on a une écorchure au nez, une blessure au genou, et du fiel plein le cœur, on n'est pas disposé, croyez-le bien, à toute sorte de ménagements. Monsieur Nicette entra chez le meunier sans frapper.

— Ah ! c'est vous, monsieur le curé, s'écria la mère Marguerite, toute tremblante ; j'allais justement partir pour aller vous voir. Si vous saviez quelle chicane nous avons vu à matin ! j'ai pleuré, tenez, j'ai pleuré...

— Il ne s'agit pas de tant pleurer, interrompit le prêtre d'une voix sourde ; il faut obéir aux ordres.

— Impossible de convertir mon gendre... c'est le diable, monsieur le curé. Il faudra que vous appliquiez le gros remède, comme vous dites.

— Où est-il, votre pédant d'hérétique ? Ah ! que le monde est corrompu, père Brunel !

— Florian est sorti un peu avant votre arrivée, répondit le vieillard.

— Dans ce cas, amenez l'enfant, nous allons le faire chrétien, et se dirigeant vers la jeune mère en pleurs, il administra le baptême au petit Charles, sans plus de cérémonie. Maintenant, ajouta-t-il, l'ennemi doit quitter la maison. Vous êtes assez riche, père Brunel, pour subvenir aux besoins de votre fille et faire élever chrétiennement ce petit garçon. Le meunier inclina tristement la tête et allait répondre, lorsque Florian entra, pâle et le visage contracté. Le curé, posant sur lui son œil plein de feu, lui dit d'un ton sec :

— Puisque vous persistez dans votre croyance diabolique, je vous oblige de quitter cette famille.

Les liens qui vous unissaient à cette jeune femme, à cet ange que vous n'avez pas su rendre heureux, je les brise à cette heure même.

— Au nom de qui, monsieur le curé ? Quel pouvoir avez-vous donc, ô homme perfide, ô monstre de cruauté ! On dirait que chaque mouvement de votre cœur est un mouvement de haine. Vous immolez tout à la haine, hommes et vérité. Ce que vous ne pouvez ternir ni souiller, vous tâchez de le détruire. La vertu vous condamne, la liberté vous irrite, la franchise vous blesse, la dignité personnelle vous rend furieux ; tout ce qui ne rampe pas à vos pieds excite votre vengeance. Je vous connais !... Vous avez sacrifié mon repos à votre ressentiment ; vous avez ourdi de noirs complots qui compromettent mon bonheur et vous cherchez à détruire l'affection dans le cœur de ma femme. Ô cœur sec ! ô maint sacrilège ! crois-tu pouvoir briser les liens sacrés du mariage ! Et la loi donc ?

La loi, à cette époque, c'était le prêtre.

Le dédain et l'indignation que renfermaient les paroles du jeune époux firent bondir le curé comme un vieux lion blessé au cœur. Il devint blanc, les lèvres lui tremblèrent. Il y avait comme un mouvement épileptique dans tous ses membres. Jamais il n'avait reçu pareille insulte en pleine figure. Il traversa la salle et sortit sans mot dire. Une minute après, Bichon emportait son maître à grande vitesse, laissant la famille Brunel dans une étrange situation.

— C'est fini, c'est fini, se lamenta la vieille Marguerite en pleurant ! Dimanche, quel sermon terrible va faire monsieur le curé ! ça va tout rouler sur nous, le monde va nous montrer du doigt !... Quelle honte !... Ah ! si mon défunt père vivait encore, jamais il ne supporterait une pareille chose !… Et sans attendre de réponse, elle courut se coiffer de son bonnet à garniture, fit toilette en cinq minutes et partit à la poursuite de son confesseur.

Florian voulut consoler sa femme, elle le repoussa. Le père Brunel réprimanda vivement son gendre à cause de son imprudente conduite. Insulter monsieur le curé, jeter le déshonneur sur sa vieille tête grise, c'était trop fort.

— Si tu ne veux pas te soumettre, Florian, tu imprimeras sur mon front la tache de la honte. Vois-tu, la paix est nécessaire avec l'Église, autrement tout va mal.

Le beau-fils rebelle protesta énergiquement contre la tyrannie du prêtre. Il mit en parallèle les procédés de l'Église romaine et ceux de l'Évangile, conjurant sa femme et son beau-père d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le meunier reconnaissait bien l'hypocrisie du prêtre ; il trouvait consolante la vérité évangélique et pourtant il n'avait pas la force de vivre pour la vérité. L'erreur papale est si douce ! C'est l'oreiller sur lequel viennent s'appuyer les générations qui se laissent aller à la dérive de la vie.

La vérité demande une action vivante, une sainte résistance, un cœur fécondé par l'amour, une âme qui s'épure et se retrempe dans un combat continuel et sous la puissance de l'esprit divin. Et pour que l'homme embrasse ainsi l'Évangile dans sa plénitude, il lui faut autre chose qu'un désir vague, qu'un pouvoir naturel.

Pauvre vieillard du coteau ! il aurait voulu quitter Rome, et cette pensée le faisait trembler comme un criminel marchant à l'échafaud. Il entrevoyait la lutte, la persécution, l'angoisse et il se cramponnait à la barque vermoulue du saint siège.

Y a-t-il une tristesse capable d'égaler celle qui s'empare de l'esprit à la vue de tant de personnes qui passent leur existence à sommeiller sur une erreur ? L'indifférence conduit l'homme doucement jusqu'au bord de l'abîme et, l'arrachant de ses bras, elle le dépose sur le dernier flot qui expire. L'homme alors se réveille couvert de honte, brisé et sanglant. Il est en face de son juge.

VIII

Le départ

En hiver, le père Rochette portait un pantalon d'étoffe grise, un gilet d'étoffe grise, et une bougrine d'étoffe grise. Son long bonnet de laine bleue, la tuque traditionnelle des Canadiens, lui couvrait le sommet de la tête, le front et les deux oreilles. Il portait aussi des mitaines en peau de mouton, et des souliers de bœuf. Ce costume, tout primitif qu'il était, ne manquait pas d'originalité ; qui sait ? un poète y eût peut-être trouvé de la poésie.

En été, c'était chemise de toile, culotte de toile et blouse de toile. Le père Rochette était donc de toile habillé lorsqu'il sortit de sa maison, un matin du mois de mai 1846. Et malgré l'air un peu vif qui soufflait, il ne frissonnait pas. Au contraire, il courait de maison en maison, le visage tout rayonnant, et le cœur plein de joie. Aux amis il criait :

— Ah ! pour ce coup, c'est vrai, il est parti.

— Qui donc, Rochette ?

— Eh bin ! ce galeux de Cimon.

— Bonne nouvelle... bonne nouvelle !... mais le coteau a besoin d'être purifié.

— Il y a encore de l'eau bénite !

— Allons, viens prendre un coup.

— À ta santé.

C'est de mode, dans les campagnes, d'arroser toute bonne nouvelle d'une ou de deux bouteilles de whisky. D'ailleurs, la circonstance était exceptionnelle. Le départ de l'hérétique soulageait d'un immense fardeau. Il était donc permis aux cœurs pieux de se bien réjouir. Quelle aubaine pour l'Église ! Comme la sainte Vierge s'était montrée puissante ! Le curé même trouva moyen de dérider son front sévère, ce jour-là. Il avait une verve désopilante et vidait son verre tout comme un homme ; seulement il eut le soin de joindre ses malédictions aux blasphèmes du peuple à l'adresse de Florian qui s'éloignait le cœur navré.

Pauvre Florian ! Comme les remords étaient cuisants ! Chacune de ses fautes lui apparaissait semblable à de larges taches noires imprimées sur sa conscience. Connaissant ce cri de douleur d'un poète, il l'eût répété avec tristesse :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche !
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond.
Et si la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car le vase est immense et la tache est au fond.

Mais si l'homme est impuissant à se consoler de la douleur du péché ; s’il lui est impossible d’effacer la tache impure du mal, il possède, heureusement, l’éternel Réparateur, Jésus, l’ami du coupable.

Hélas ! le lecteur le sait ; malgré son zèle apparent pour la vérité, le fils Cimon n’était pourtant pas intimement uni à la vérité. Pourquoi avait-il abandonné sa femme et son enfant ? Pourquoi n’avait-il pas lutté jusqu’au bout, opposant la prière à la persécution, l’amour au mépris et au dédain, le calme d’une âme forte aux agitations fiévreuses du prêtre ? Dans cette atmosphère malsaine du monde, il avait perdu l’équilibre moral. Le sentiment religieux chez lui était émoussé. D’ailleurs, sa position était des plus pénibles. Le curé avait lancé ses foudres sur le coteau. Était défendu d’aller au moulin chez le père Brunel, défendu de travailler pour lui, défendu de lui vendre ou de lui acheter quoi que ce soit. L’excommunication était en règle. Le bras de fer de l’Église saisissait sa victime pour la plonger dans la honte et le malheur. Il fallait ou céder ou mourir.

La catholicisme au Canada était alors une puissante machine qui broyait les cœurs, étreignait les consciences et enfermait la pensée dans un étui d’airain.

Lorsque la vieille Marguerite vit l’effroyable tempête se déchaîner sur le coteau, elle chercha à la conjurer par une foule de cérémonies plus ou moins ridicules. Elle se rendait à l’église tous les deux jours, faisait force chemins de croix, récitait des litanies, des chapelets, des *Pater,* des *Ave,* se fatiguait le corps et l’âme et toujours sans voir se manifester le moindre changement. Chaque fois qu’elle retournait au logis, elle était plus abîmée que la veille. Les jours se passaient dans la tristesse ; la nuit, venaient les réflexions amères, les songes terribles.

Adéline, tourmentée par sa mère, rendue folle par le prêtre, avait fini par se laisser persuader que tout ce mal était une juste punition du ciel, et qu'elle devait se soumettre. À force d'adresse et de perfidie, on avait même fait germer dans son cœur des sentiments de haine pour son mari. Une goutte d'eau dans un vase trop plein le fait déborder, une parole de mépris pour un cœur gonflé d'amertume, le brise. Adéline méprisa son mari. Il devint la bête noire de tout le monde, la victime que l'on devait frapper sans miséricorde.

Le soir avant la séparation, la discorde faisait fureur au coteau. Les mots acerbes se plantaient comme des clous dans les cœurs. Personne ne soupa. La meunière avait les yeux enflés, le visage sombre. Il y avait là, dans cette poitrine de soixante ans, une de ces haines aveugles et féroces qui ne s'éteignent qu'au tombeau. Elle était du bois dont on fait les bourreaux de l'Inquisition. Monsieur Nicette le savait. Aussi ne manqua-t-il pas de verser dans cette vieille âme tout le fiel de son Église. Florian, d'abord, supporta avec un regard stoïque l'avalanche de menaces que lui déversa sa belle-mère. Mais lorsqu'il vit le meunier le condamner et Adéline lui dire qu'elle ne l'aimait plus, et qu'elle le maudissait, il devint furieux.

— Eh bien, cria-t-il à sa femme, ce n'est pas moi qui te laisse, c'est toi qui me chasse. Je fuirai le nid de la haine et des superstitions ; j'irai pleurer loin de ma patrie et de mon enfant ; j'irai maudire le jour où tu m'as séduite, le jour où j'ai lié ma vie à celle d'une infidèle !... Oui, je partirais joyeux, si ce n'était mon enfant... Ici Florian ne fut plus maître de sa douleur, il éclata en sanglots.

Ce spectacle d'un cœur qui se brise émut quelque peu le reste de la famille. Une larme coula sur la joue pâle d'Adéline. Cependant l'émotion fut passagère. La voix rude du curé semblait répéter : en avant ou le déshonneur et la mort !

— Je ne te plains pas, démon de protestant, hurla la mère Marguerite. Tu vas décamper de ma maison. Nous en avons déjà assez enduré à cause de toi... Ah ! quel malheur de t'avoir donné ma fille !

— Votre maison est devenue un enfer pour moi. Je vous quitte, mais sachez que votre conduite est odieuse et que Dieu vous en demandera compte.

— Ne recommence pas tes sermons, tu m'agaces les nerfs... Si j'étais homme, il y aurait longtemps que je t'aurais jeté à la porte. Va-t'en.

— Va-t'en, cria Adéline.

— Quitte-nous, dit le père Brunel, et sois plus heureux loin du coteau.

— Merci, brave vieillard.

Il était très tard lorsque Florian monta chez lui. Le matin, au point du jour, son sac était prêt. Il fit deux ou trois fois le tour de sa chambre, adressa un dernier adieu à sa femme, auquel elle ne répondit pas. L'indifférence l'avait glacée. Il s'approcha de son fils qui dormait paisiblement sur sa couche, et, se penchant sur lui, il le baisa. L'enfant frissonna. Le père était plein d'angoisse. Il regarda sa femme, étouffa un sanglot et partit.

IX

Une tentative infructueuse

C'était un singulier mélange de joie et de tristesse qui, tour à tour, dilatait et resserrait les cœurs de la famille Brunel. D'un côté, elle se sentait allégée, elle respirait plus librement ; et, de l'autre, un poids énorme semblait peser sur elle. La jeune femme surtout souffrait d'un étrange malaise. Au fond, elle aimait son mari, et nous avons vu qu'elle n'agissait que sous les coups de fouet administrés par la sainte Église.

Monsieur Nicette était redevenu bon enfant comme devant. Visites fréquentes au coteau ; exhortations, encouragements, bénédictions, il prodiguait tout. Dans son regard scintillait le contentement que procure le triomphe. Cependant, il ne se méprenait pas. Il voyait bien que sous les cendres le brasier était ardent. On avait cessé de murmurer, mais la conscience était déchirée par le remords. Le problème à résoudre maintenant, pour l'homme noir, était d'éteindre chez Adéline, surtout, cette conscience qui le taquinait. Comment s'y prendre ? C'est pénible quelquefois d'avoir affaire à des êtres intelligents. Si l'homme naissait bête, Rome aurait bien plus de bon temps. C'est une rude besogne que de défaire l'œuvre de Dieu. Et quand on pense que le romanisme ne peut donner la paix sans briser premièrement tous les ressorts de l'être moral !... Il faut qu'il nivelle les intelligences ; qu'il couche toutes les grandes âmes sur le lit de fer de Procuste, afin de les rapetisser… Dans la hiérarchie romaine, il y a une logique infernale. Du moment que vous devenez sujet du pape, vous abdiquez tout contrôle de vous-même, vous maîtrisez les élans de votre pensée et vous vous humiliez jusqu'au crime devant les genoux d'un homme.

Le protestant s'humilie aussi, il brise sa volonté rebelle, il répand son cœur ; mais c'est librement et devant Dieu. C'est un sacrifice qui lui donne la liberté.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis le départ de Florian. La tristesse de la jeune femme augmentait et cela influait grandement sur sa santé.

— Allons, lui disait le prêtre à chaque visite, il faut du courage ; une bonne résolution !… Comment, pleurer un hérétique ! C'est faire saigner le cœur de Marie… Soumettez-vous, mon enfant, soumettez-vous !… Il faut faire dire quelques basses messes, père Brunel, ça ramènera les choses.

Les messes, cependant, n'eurent aucune efficacité. La douleur était toujours plus vive et la plaie plus profonde dans le cœur d'Adéline.

Un jour, tirant le meunier à part, le curé lui dit :

— Votre fille, père Brunel, n'est guère mieux !

— Je le vois bien, monsieur le curé.

— Il vous faut un peu la distraire.

— Et comment cela ?

— Donnez un souper, par exemple ; invitez la jeunesse. La musique, les chansons, un peu de rire ; quelques rondes ; tout cela changera l'air.

— Nous essayerons, monsieur le curé.

La semaine suivante, la maison du coteau avait changé d'aspect. On aurait dit un renouvellement de jeunesse, un printemps de gaieté et de fraîcheur. Le meunier avait accompli à la lettre le commandement de son curé. Il donnait des repas ; on se livrait à toute espèce de jeux ; on chantait sur tous les tons et la danse faisait tourbillonner tout un essaim de jeunes beautés campagnardes. Seule, au milieu de cette société, une personne semblait rêver. Elle accueillait ce flot de jeunesse avec un sourire amer, une indifférence pleine de dédain. La colombe, percée au cœur d'un trait mortel, ne s'inquiète guère des notes joyeuses qui vibrent dans l'air ; l'oiseau qui agonise est sourd au bruit des chants. Hélas ! ce n'était pas l'air du monde qu'il fallait à la pauvre Adéline, mais le souffle vivifiant de la foi.

Ce fut donc avec un profond dépit que monsieur Nicette vit avorter toutes ses tentatives auprès de la femme de Florian. « En a-t-elle une tête, celle-là, s'écriait le misérable ! Elle peut me résister et devenir protestante à son tour. Ces maudits colporteurs nous feront perdre notre pouvoir. »

Il était à se tourmenter l'esprit lorsqu'une idée lumineuse traversa son cerveau.

— L'affaire est dans le sac, se dit-il. Cirroine, attelle donc Bichon. Une heure après, monsieur le curé était au coteau.

— Ma chère enfant, dit-il, s'adressant à la femme Cimon, vous êtes bien malheureuse dans le monde !

— C'est vrai, monsieur le curé.

— Je pense souvent à vous et je prie beaucoup pour vous.

— Merci bien, monsieur le curé.

— Il y a un instant, la Sainte Vierge m'a inspiré une sainte pensée et ça vous concerne, ma belle.

— Dites, monsieur le curé.

— Eh bien ! il s'agirait de vous rendre heureuse. Des natures comme la vôtre ne trouvent le bonheur que dans le sacrifice.

— À ce compte je devrais être la plus joyeuse des femmes.

— Vous la deviendrez, ma bonne, la plus joyeuse des femmes. Il n'y a plus qu'un pas à faire : rentrez au couvent. Vous y trouverez la tranquillité, le repos de l'âme et du corps. Quant au petit Charles, son grand-père en aura soin, et je me charge de son éducation. Soyez sans souci, il sera mon protégé.

— Merci bien, monsieur le curé, de vos conseils. La vie du couvent ne me va pas et je préfère rester ici avec mon enfant et ma douleur.

— Vous ne goûterez de vrai bonheur, Adéline, qu'en obéissant à l'Église.

— Je sais que je dois obéir, monsieur le curé, et je sais aussi ce que coûte l'obéissance. Tout mon malheur me vient de l'Église et mes larmes ne vous attendrissent pas. Croyez-moi, les essuyer vaut mieux que de les faire couler. Vous n'avez peut-être jamais souffert ? Le curé toussa deux fois, fit une petite grimace et se tournant vers la mère Marguerite :

— Le mal est enraciné dans le cœur de votre fille. Nous avons trop attendu pour chasser le démon... mais soyons prudents.

X

L’exil et la douleur

En quittant le coteau, le fils Cimon avait pris la route de l’exil, pensant peut-être trouver un peu de repos loin du lieu où s’était déroulé l’événement le plus lugubre de sa vie. Hélas ! l’homme fuit la douleur, mais la douleur le trouve toujours, ou plutôt il l’emporte dans son cœur.

Nous n’étonnerons personne en disant que Florian était encore plus tourmenté loin du coteau, qu’au sein de la famille Brunel. Par la pensée, il remontait le cours des trois dernières années de son existence et il vidait de nouveau la coupe des déceptions amères qu’il avait rencontrées sur sa route. À ces douleurs venaient s’ajouter les anxiétés de l’avenir, et toutes les amertumes de la séparation.

S’il se promenait solitaire dans la campagne jaunissante, tout lui paraissait triste. Il associait la nature au deuil de son âme. Le chant de l’oiseau était plaintif. Le vent passait en gémissant à travers les feuilles ; les fleurs n’avaient plus de parfum. Alors, il s’écriait avec le grand poète loin de son berceau :

Ne verrai-je plus rien de tout ce que j’aimais ?
Au dedans de moi, le soir tombe.
Ô terre, dans la brume, efface les sommets.
Suis-je le spectre et toi la tombe ?

Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?
J’attends, je demande, j’implore,

Je passe tour à tour mes urnes pour avoir
De chacune une goutte encore.

Dominé par l'angoisse, il résolut d'écrire à sa femme. Peut-être qu'un appel touchant, que ses larmes, son cœur répandus dans une lettre éveilleraient l'affection, et trouveraient un écho.

Pauvre Florian, il avait calculé sans la prudence de monsieur Nicette. Ce dernier savait bien que le mari malheureux ne resterait pas longtemps sans communiquer sa douleur, ses regrets, aux habitants du coteau. Il fallait donc à tout prix couper court à toute espèce de correspondance entre le mari et la femme. La sûreté de l'Église avant tout.

Un dimanche donc, monsieur Nicette, tirant à part le maître de poste :

— Écoutez-moi, monsieur Tétu, lui dit-il, si au cas qu'il arrive des lettres pour la famille ou pour la femme Cimon, du coteau, ne les remettez à personne ; j'ai ordre de les retirer. Vous comprenez ?

— Bien, monsieur le curé.

— Ainsi je compte sur vous ?

— Je serai fidèle, monsieur le curé.

Florian envoya une première lettre, puis une seconde et enfin une troisième et jamais un mot de réponse. Il se découragea et cessa d'écrire. Adéline, de son côté, souffrait cruellement du silence obstiné de son mari. Sur un Nouveau-Testament qu'elle trouva dans un des tiroirs de son berceau, elle vit, tracés au crayon, ces quelques mots : Prends soin du petit Charles... je te pardonne... jamais je ne t'oublierai.

Cette trouvaille fut comme un rafraîchissement pour son cœur. Elle lut et relut ces déclarations de son mari et de grosses larmes inondaient ses paupières. Le livre du Christ devint aussi pour elle une espèce d'aliment. Elle le lisait tous les jours et se demandait si réellement des pages aussi belles étaient dangereuses, comme l'affirmait monsieur le curé. Que de fois elle aurait voulu prier, et demander à Dieu de la dégager de l'anneau de fer que le prêtre lui avait rivé au cœur. Mais comment s'y prendre ? et que faire pour retrouver Florian ? Si seulement elle avait son adresse, la chose serait facile ! Pourquoi ne m'écrit-il pas ? se demandait-elle. Il me proteste un amour sans fin et il n'agit pas !... Alors le doute envahissait son âme. C'est au lendemain d'une de ces nuits d'agitation que nous l'avons trouvée, au commencement de notre récit, se promenant avec son jeune frère sur le fertile rivage de notre beau fleuve.

Monsieur Nicette fit jouer, ce jour-là, tous les ressorts de la ruse pour démolir jusqu'à ses fondements l'œuvre par lui-même si tristement construite.

— Vous êtes toujours souffrante, ma fille, lui dit-il, le chagrin vous dévore. Quelle folie de vous ennuyer comme cela !

— Et pourquoi, monsieur le curé ?

— Vous osez le demander ? mais c'est simple comme bonjour. Si votre mari vous aimait, il vous témoignerait son affection d'une manière quelconque. On m'a affirmé qu'il ne vous a pas encore écrit ?

— C'est vrai... mais il a tant souffert, ajouta la jeune femme en rougissant.

— Comme vous vous abusez, mon enfant ! Lui, souffert ! Mais vous ignorez donc que les protestants n'ont pas de cœur ! Des gens comme eux ne souffrent pas, mais ils font souffrir.

— Monsieur le curé !...

— Ne vous étonnez pas. Je les connais, ces adorateurs de Luther. Il y a longtemps que votre mari a rejoint ceux de sa secte, et qu'il a perdu jusqu'au moindre souvenir du coteau... Après tout, ce n'est pas un grand mal pour vous. Mais à votre tour d'en faire autant.

— C'est odieux, monsieur le curé ; vous calomniez mon mari. Pensez-vous qu'il oublie son enfant ?

— La preuve, ma chère, c'est qu'il ne vous écrit pas. L'amour que vous lui supposez l'aurait certainement forcé à l'obéissance. Il serait revenu pour obtenir le pardon et rentrer dans vos bonnes grâces. Soyez certaine d'une chose, ma bonne, les protestants changent aussi bien de femmes qu'ils changent de religion. Tenez, il me semble voir votre mari ricanant avec une grosse américaine et se moquant de vous.

Le coup était trop fort. Adéline sentit son cœur se gonfler. Un flot de sang inonda sa figure amaigrie. Le prêtre attendait avec une espèce de satisfaction l'effet de son infâme stratagème ; il souriait. Adéline l'enveloppa d'un regard presque féroce. C'était la haine se dressant en face de l'ennemi.

— Eh bien, dit-elle, avec violence, libre à vous de trouver infâme l'œuvre de vos mains. Vous nous avez unis pour avoir la joie cruelle de nous séparer. Vous avez sacrifié mon bonheur et risqué ma vie afin de satisfaire un caprice de votre imagination. Vos calculs vous ont trompé... Cela vous rend furieux. Ah ! je vois bien maintenant que vous êtes comme le reste des hommes, sujet à l'erreur et pardessus tout plein de vanité et de tyrannie.

— Veux-tu bin te taire, grommela la meunière... Ne l'écoutez pas, monsieur le curé, c'est une malheureuse.

Le curé était aux cent coups. La chose, cette fois, lui glissait des mains, grâce à l'entêtement d'une femme. Et pourtant, les femmes lui étaient si soumises d'ordinaire ! Allons, se dit le curé, un homme doit être homme, et prenant son ton du dimanche, il tança vertement une paroissienne qui se mêlait des affaires de son curé.

Le visiteur était à peine descendu le coteau que la vieille Marguerite accablait sa fille de reproches et de menaces.

— Ah malheureuse ! qu'as-tu fait ? La vie est pourtant assez triste comme ça ! Comme les enfants vous font mal au cœur quelquefois ! As-tu donc appris à insulter les prêtres au couvent ? Ruinez-vous, maintenant, pour donner de la religion à vos enfants ! ... Mais, quand j'y pense, le sang me bouille. Ah ! ma sans cœur, tu iras te prosterner aux pieds du prêtre et lui demander pardon, ou bien je te chasse d'ici.

— Non, mère, je n'irai pas me prosterner devant votre idole, je la déteste ! ... je partirai, s'il le faut, mais je vous défends de m'appeler quand monsieur Nicette viendra au coteau. Cet homme me fait mourir ! ...

À ces mots, la meunière se leva furieuse et voulut frapper sa fille... mais au même instant la porte s'ouvrit ! ... Un petit marchand d'épingles venait demander à couvert sous le toit orageux du coteau.

XI

Le couvent ou la mort

Le nouvel an dans la plupart des campagnes du Bas-Canada peut être considéré comme une fête à Bacchus. À peine le glas de l’année expirante est-il sonné que des groupes se forment, lesquels vont de maison en maison et reçoivent pour étrennes un beigne et un plein *tumbler* de whisky. À sept heures du matin, tout le monde est gris. À huit heures il s’en trouve le quart qui sommeille sous l’influence des vapeurs alcooliques ; à neuf heures, quelques personnes caracolent encore par les chemins.

— Et, où allez-vous donc, père Rochette ?

— À la messe, à la messe ! En se détournant, le vieillard perd l’équilibre et pique un plongeon dans la neige. On le ramène à la maison ; il dort comme une bûche jusqu’au midi, et lorsqu’il se réveille il demande de l’eau et du savon pour se faire la barbe afin d’aller à la messe.

Nous ne voulons parler ici ni des injures dont on saupoudre quelquefois les compliments de la saison, ni des chansons grivoises, ni des coups de poing qui s’impriment soit sur un œil, soit sur une joue. Quand on sacrifie au roi Alcool, on n’est pas si scrupuleux et il est nécessaire qu’il se mêle quelques gouttes de sang aux tonneaux de whisky.

Peut-être nous accusera-t-on de tracer un tableau fantaisiste de notre peuple. Cependant, nous pouvons affirmer que toutes ces scènes se sont renouvelées bien des fois sous nos yeux ! Il faut bien s'amuser, nous disent les braves campagnards. C'est une vieille coutume de boire et, à la religion comme à la tradition de ses pères, on y tient. Ne pas commencer l'année en faisant la guerre aux garaffes serait de mauvais augure.

Au coteau, cependant, les choses s'étaient un peu modifiées, ce jour-là. Le père Brunel était triste ; sa belle tête grise s'inclinait sur sa poitrine comme s'il eût voulu cacher le stigmate du déshonneur. La mère Marguerite préparait le dîner tout en maugréant contre tout le monde. Le jeune Bruno, revenu du collège pour passer ses vacances au coteau, trouvait fort peu d'agrément avec ses parents. Il avait hâte de retourner à ses études. Adéline, plus malheureuse que jamais, pleurait dans un coin de sa chambre. Après quelques instants d'un silence lugubre, le vieillard se leva, et s'approchant de sa fille, il lui dit :

— Adéline, écoute ! aimes-tu tes parents ?

— Oui, mon père.

Tu sais, je suis dénoncé du haut de la chaire comme un homme dangereux. Notre famille est maudite ; tous les gens nous fuient ; les enfants se moquent et rient de ton vieux père. Si je passe dans le chemin on me crie : Suisse, suisse... (terme par lequel les papistes expriment leur mépris pour les protestants) chien de protestant ! C'est rude pour un homme de mon âge ! De plus, je vais mourir bientôt et comment aller au ciel sans l'amitié de monsieur le curé ?

— Cher père, vous savez bien que ce n'est pas l'amitié d'un homme qui vous ouvrira le ciel.

— La chose est possible, mais ne dois-tu pas procurer la paix à mes vieux jours ? Tu peux le faire en te soumettant. Retourne au couvent, mon enfant, et tout rentre dans le silence.

— Le silence n’est pas la paix. Vous pouvez, par mon obéissance, reconquérir l’estime de l’Église, mais aurez-vous l’âme tranquille en pensant que votre Adéline s’étiole, se meurt, entre les quatre murs d’un couvent ?

Le père Brunel ne répondit rien. La vie des recluses ne lui semblait guère enviable. On avait beau lui dire ! Au Moyen-Âge, on disait d’elles qu’elles sortaient du monastère comme elles y étaient entrées : cadavres. N’en pourrait-on pas dire autant de ces cohortes de moines et de nonnes dont on mutile le cœur et l’esprit et qui remplissent les couvents de nos jours ?

— Tu partiras demain, ordonna la vieille Marguerite. J’ai prévenu monsieur Nicette. Tu dois expier tes fautes au couvent. Je ne souffre aucune réplique, ajouta fermement la meunière. Tout est préparé pour le voyage. Monsieur Nicette aura même la bonté de t’accompagner... Maintenant que l’affaire est arrangée, mangeons.

Ce ton impératif et plein de cruauté, fit frissonner la jeune mère. Prenant le petit Charles dans ses bras, elle se renferma dans sa chambre et chercha à se rendre compte de sa position. Le couvent, c’était l’odieux pour elle. Quand un cœur s’est senti vivre, ne fut-ce qu’un instant, il ne renonce pas facilement à la liberté, il faut l’en arracher. Et puis, est-il naturel de priver une mère de son nourrisson ? Je sais que dans l’intérêt de la religion, le prêtre s’arroge ce privilège, mais qui le lui donne ? Son orgueil froissé sans doute. L’orgueil est un dieu fanatique et sans cœur auquel le pharisien de Rome sacrifie très souvent. Au fond, le romanisme ne vit que d'actes contre nature ; se détachant de Dieu, il a souillé l'âme humaine.

De quel côté que se tournât Adéline, elle ne voyait partout que l'esclavage : le couvent ou le toit paternel. L'abîme tout autour et la malédiction planant sur elle. Elle aurait pu répéter avec le poète et,

Cependant il faut vivre encore,
Dormir, s'éveiller tour à tour
Et traîner d'aurore en aurore
Le fardeau renaissant du jour.

Ah ! si Florian eût été là ; si un ami quelconque l'eût aidée d'un conseil ! Mais seule et le cœur gonflé de larmes, Adéline se souvint du Nouveau-Testament laissé par son mari ; elle le prit et lut ces paroles : « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés. » Je pleure, dit-elle, et qui me consolera ? La vie est bien énigmatique. Le bonheur se nourrit-il de larmes ? La douleur est-elle le roc sur lequel repose la paix ? Elle continua sa lecture : « Heureux ceux que l'on persécute pour la justice ; leur récompense sera grande dans les cieux. » À ces paroles un rayon de lumière traversa son esprit. Elle entrevit le ciel dans un élan de foi. Mais le souvenir de ses fautes, sa conduite envers son mari, l'empire des superstitions qui s'élevaient encore dans son âme formèrent comme une espèce de nuage sombre qui planait entre elle et Dieu. Le doute entra de nouveau dans son cœur ; elle s'affaissa près du berceau de son fils, voulut prier et se mit à sangloter. L'enfant eût peur et tressaillit ; la mère tressaillit à son tour et la souffrance redoubla. Au matin, lorsque la vieille Marguerite pénétra dans la chambre de sa fille, elle la trouva à genoux et penchée sur l'oreiller du petit

Charles.

— Allons, lui cria-t-elle d'une voix un peu rude, j'espère te trouver soumise à matin. Une nuit de réflexion vaut quelque chose. Nous n'avons pas de temps à perdre. Monsieur Nicette arrive à neuf heures.

Pour toute réponse Adéline ouvrit de grands yeux. Elle était pâle et défaite. Quelque chose d'étrange se remarquait sur toute sa figure. La mère Marguerite eut peur. Elle appela son mari. Le père Brunel prit sa fille dans ses bras et la plaça sur le lit.

— Vite, Bruno, cours au docteur, dit le vieillard.

Le docteur constata une maladie très grave, accompagnée de symptômes de folie.

En effet, deux heures plus tard, la jeune femme était dans un délire effrayant. Elle appelait son enfant, son mari ; suppliait son père et sa mère de ne pas la conduire au couvent, et était subitement plongée dans de grandes terreurs par l'apparition d'un personnage sinistre. Alors elle se blottissait dans un coin de son lit et criait toute tremblante : non, non, je ne veux plus le voir.

Le meunier courut au presbytère avertir monsieur Nicette. De son côté, le vieux Rochette qui venait d'apprendre la nouvelle s'employait de son mieux à la faire circuler.

C'est une punition du ciel, disait-il. Elle est bin folle, bin folle, mademoiselle la savante. Elle voulait toujours en savoir plus long que monsieur le curé. Eh bin ! elle voit, à c't'heure.

Vous avez raison, monsieur Rochette, ajoutait une voisine. Le curé l'avait bin prédit ! Je me rappelle bin de ses paroles ; il disait : de terribles choses doivent se passer au coteau. L'hérésie, c'est la mort et la folie du cœur humain. Tenez, monsieur Rochette, j'en frémis encore en pensant à ce prône !...

Voilà ce qu'on gagne à se révolter contre la sainte église.

Tout le monde accueillit la triste nouvelle avec bonheur. Il y avait même certains dévots qui commentaient l'état d'Adéline avec un rire féroce.

— Dame ! qu'avait-elle besoin de médire du curé ?

— C'est bon, bin bon pour elle. J'en voudrais voir autant à tous les ennemis de l'Église. Vers le soir, le curé fit son apparition au coteau. La vieille Marguerite l'attendait depuis longtemps ; elle espérait qu'il apporterait du calme et des consolations pour la malade.

— Vous voilà dans une bien triste position, mon enfant ; voulez-vous vous confesser ?

Adéline frissonna, et s'enveloppant dans sa couverture, elle se jeta dans la ruelle de son lit en criant : c'est lui, encore lui, l'homme noir ; il veut me tuer.

Le prêtre fit semblant d'être effrayé. Il sortit de la chambre en faisant le signe de la croix.

— Votre fille est possédée du démon, dit-il aux parents affligés. J'avais prévu la chose, on ne se rebelle pas en vain contre l'Église.

— Et que faut-il faire ? demanda la vieille Marguerite.

— La position est critique !... Faites usage d'eau bénite, dites des chapelets et surtout n'oubliez pas les messes.

— ’Coute donc, Exavier, dit la meunière, paye donc tout de suite les messes à monsieur le curé.

— Dans ce cas, répondit le curé, j'en dirai une demain et il est probable que votre fille aura du mieux.

— Dites une grand'messe, monsieur le curé.

— Votre idée n'est pas mauvaise, Marguerite.

Le père Brunel déposa dans la main de monsieur Nicette un charmant petit jaunet.

— Tiens, tiens, s'écria celui-ci, un cinq piastres !... c'est assez rare de nos jours. Il n'y a que les braves gens comme vous qui en ont.

— Hélas, la bourse se vide, monsieur le curé !...

— Ce n'est pas un mal, mon ami ; vous vieillissez ; il faut vous détacher des biens de la terre... votre trésor est en haut. Et puis, vous employez bien votre argent, Exavier ; les messes, on ne peut jamais en trop payer, ça sert toujours.

Le curé était rayonnant. Il fit glisser la pièce d'or dans son gousset, salua et partit.

Il n'entre pas dans notre cadre de suivre dans ses diverses phases le développement de la maladie d'Adéline. Disons seulement que pendant plusieurs mois le mal travailla lentement. Il rongeait une à une les fibres de l'esprit et plongeait le corps dans une extrême faiblesse. Vers le milieu de mai, le docteur déclara aux parents que c'était fini. Aucun remède ne pouvait guérir la jeune mère.

— Votre fille souffre moralement ; c'est le cœur qui est blessé et vous la verrez s'éteindre dans quelques semaines.

— Il n'y a plus de remède, monsieur le docteur ?

— Non, madame, si ce n'est peut-être le retour de son mari.

— Vous pensez que Florian la guérirait ? demanda le meunier.

— Je n'affirme rien.

Au moment où le docteur donnait ce conseil, il était huit heures du matin. Le petit coteau enveloppé de verdure avait une physionomie des plus gracieuses. Le vieux sapin et les pruniers du jardin retentissaient du chant des oiseaux. Quelques amis du père Brunel et le vieux Rochette étaient venus s'informer de l'état d'Adéline.

— Elle n'est pas mieux, répondait tristement le meunier.

— Et qu'en pense le docteur ?

— Rien de bon, Rochette. Elle mourra, si elle ne revoit pas son mari.

— Si j'étais maître, hasarda un vieux pêcheur de l'endroit, j'enverrais bin le curé promener à ses affaires. Vois-tu, Brunel, s'il avait du cœur, laisserait-il ta fille mourir de chagrin ?

— Ne faut-il pas mieux sauver l'âme que le corps ? répliqua la mère Marguerite.

— C'est bin beau, mes amis, de tenir si fort au salut de votre fille. Le prêtre n'y tient pas tant, lui. Il se sert de sa maladie pour vous gober quelques écus. Ça remplit le coffre. Ah ! c'est que je les connais, moé, ces messieurs-là ! Tu sais, Brunel, j'ai travaillé dix ans pour défunt monsieur Parent, et j'en ai vu des drôles par-là. Il était d'une avarice, ce brave curé, à vous tirer les clous de vos bottes. Une année qu'il avait bin mouillé, il nous avait fait arracher ses pétaques le jour de la Toussaint. Les prêtres sont tous un peu plus ambitieux que nous, et un peu plus fins aussi. Avec les cordes de la religion, ils nous attachent les pieds et les mains et nous tirent la laine du dos quand bin même que ça fait mal.

Ce discours fit faire une laide grimace au père Rochette. Ça tombait bien dans son assiette.

Le meunier avoua que son ami avait raison. Les curés, ajouta-t-il, sont tous riches et n'ont ni femme, ni enfants.

— S'il me fallait aborder ce chapitre, continua le pêcheur, j'en dirais long. Par exemple l'affaire de la fille...

— Taisez-vous, Antoine, je n'aime pas vos discours. On le dit assez dans la paroisse que vous êtes un incrédule.

— Pas si prompte, pas si prompte, la mère. On dirait le feu aux poudres ! On le sait bin que je ne suis pas un rongeur de balustres. Je voulais seulement te conseiller, Brunel, d'écrire à Florian.

— Mais où le prendre ? il n'a jamais donné de ses nouvelles depuis son départ.

— Tiens, c'est vrai, j'y pense, le malheureux n'a pas pu vous donner de ses nouvelles.

— Et pourquoi ?

— Bin simple, la question. Oh, je les connais !... Crois-tu donc le curé assez bête pour laisser parvenir une lettre de Florian au coteau ?

— Tu penses donc... !

— Je pense que monsieur Nicette a retiré les lettres et qu'il les a brûlées.

À ce moment la conversation fut interrompue par un grand cri que poussa la mère Marguerite. Elle était entrée dans la chambre d'Adéline et l'avait trouvée pâle et sans vie. La révélation du pêcheur Antoine avait saisi au cœur la malade. Le prêtre avait brûlé les lettres qu'elle aurait arrosées de ses larmes.

XII

Le dernier coup

Le soleil venait de rouler comme une boule de feu de l'autre côté de l'horizon ; les dernières notes des oiseaux s'échappaient des buissons ; le ciel était calme et l'air embaumé. À ce moment, un étranger passa devant le perron du père Rochette, suivit le petit sentier de la prairie et s'arrêta en face de l'antique moulin que nous connaissons tous. Son cœur battait bien fort ! Une profonde émotion était peinte sur son visage.

— Encore un qui examine le moulin de Brunel, se dit le père Rochette ; ça attire bin du monde cette vieille bâtisse. Après une courte pause, l’étranger se dirigea vers la porte du meunier et frappa plusieurs coups... point de réponse. Impatient, il ouvre... personne, il entend gémir et court à la chambre d’Adéline.

— Oh ! Florian !... Florian !... cria la jeune femme ! Et elle retomba évanouie.

Rongé d’ennui, le fils Cimon avait quitté les États-Unis depuis plusieurs mois afin de se rapprocher du meunier. Il espérait revoir sa femme et son enfant ou du moins entendre parler d’eux. Dans ce but, il faisait de fréquentes promenades aux environs du coteau, ayant toujours le soin de dissimuler sa présence. Un jour, il poussa sa visite à deux milles de l’endroit. Une famille anglaise chez laquelle il entra, lui apprit que la fille du meunier se mourait, grâce à l’odieuse persécution de monsieur Nicette. Cette triste nouvelle le fit tressaillir comme un coup de foudre. L’affection se réveilla dans son cœur plus puissante que jamais. C’est alors qu’il prit la résolution de revoir sa femme.

Les premières émotions passées, et Adéline revenue à elle-même, il y eût un spectacle touchant au sein de la famille du coteau. Épanchements, larmes, baisers d’affection, tout fut mis en œuvre pour fêter le retour du proscrit. La mère Marguerite même, entraînée par un élan d’espérance, voulut réciter le chapelet afin de remercier Marie d’une si bonne aubaine.

Les heures coulent vite lorsqu’on est heureux. Il était très tard quand Florian proposa d’aller au lit. Adéline avait puisé une force étonnante durant ces heures d’excitation. Elle n’avait point sommeil. Cependant, le lendemain matin, lorsque le docteur fit sa visite, il la trouva extrêmement faible.

— Imprudent, dit-il au fils Cimon, vous avez faili tuer votre femme.

— Et comment, monsieur le docteur ?

— Ne savez-vous pas que si la souffrance brise un cœur faible, une joie trop vive peut en faire autant ! Vous avez veillé trop tard hier... Il y a réaction. Il faut être prudent, monsieur Cimon. Après la visite du docteur, la mère Marguerite monta dans sa chambre, s'habilla à la hâte et descendit :

— C'est aujourd'hui dimanche, dit-elle ; je vais à la messe, Florian aura bin soin de sa femme.

— Tu ferais mieux de rester écite, répondit le meunier ; je suis sûr que tu n'apporteras rien de bon de l'église.

— Cré-tu que je vais manquer la messe par ma faute ? J'y vas... Et décrochant son gros chapelet du mur, elle se hâta vers l'église. Elle ne se doutait pas, la pauvre esclave, que le père Rochette l'avait devancée, et qu'avec de longs commentaires, il avait raconté à monsieur Nicette tout ce qui s'était passé, la veille, au sein de la famille Brunel.

Monsieur Nicette avait pour devise : Soumets-toi ou péris. Les habitants du coteau ne voulant pas se soumettre étaient donc voués à la haine, au mépris et à la destruction. Cela ne faisait pas l'affaire de la vieille Marguerite qui, nous le savons, tenait fort à l'estime de son curé. Ce dernier la connaissait de longue date ; il la savait capable d'obéir jusqu'à l'infamie, jusqu'au crime, si on la prenait par le côté religieux. Dès qu'il monta en chaire, il y eût comme un frémissement dans l'auditoire. En voyant la figure allongée et blême du prédicateur, les gens se disaient : Il y a une grosse colère là-dessous.

Le banc du père Brunel se trouvait justement dans la rangée en face de la chaire. Après les cérémonies d'usage, monsieur Nicette, dardant ses deux grands yeux sur la mère Marguerite, s'écria avec un geste effrayant :

— *Retro, Satanos;* arrière, satan ! Telles seront, mes très chers frères, les paroles de notre texte. Alors le curé repassa les différentes phases par lesquelles « une famille impie » avait déshonoré l'Église et tenté Dieu, et à chaque instant il lançait à ses paroissiens son énergique « *Retro, Satanos.* » Le sermon fut étincelant de verve et de haine. La position était nettement tranchée. Il fallait fuir l'ennemi ou périr avec lui. Le coteau devenait un gouffre affreux, la porte de l'enfer. Malheur à qui irait s'y précipiter.

Au sortir de l'église, la meunière fut accueillie avec dédain. Elle devint même, pour les « benoîtes âmes », un sujet d'épouvante.

La pauvre femme, folle de douleur, courut à la sacristie, se jeta aux genoux du prêtre et se répandit en supplications.

Monsieur Nicette la rudoya :

— Vous êtes une hypocrite... L'Église ne vous doit aucun ménagement, aussi longtemps que vous ne serez pas purgée de l'hérésie.

— Hélas, mon très cher père, que faut-il que je fasse ?

— Chasser le démon de chez vous, et forcer votre fille à l'obéissance. À ces conditions seulement vous obtiendrez l'absolution.

La pénitente retourna au coteau avec une idée fixe et bien enracinée. Il fallait que ce pénible drame finît. Rien d'ailleurs, n'aurait brisé cet élan aveugle que comprimait le cœur de la vieille fanatique. Elle ne réfléchissait jamais aux conséquences qui pouvaient découler de telle ou telle démarche. L'Église avait parlé et c'était suffisant. Quand le ciel s'ouvre, l'homme doit fermer les yeux, et le ciel, pour une foule de papistes, c'est le prêtre.

Un peu avant de gravir le coteau, la meunière rencontra le docteur.

— Que pensez-vous de ma fille, dit-elle ?

— J'ai bon espoir qu'elle se guérira, si monsieur Cimon demeure avec elle.

— Oui, mais il faut qu'il parte. C'est honteux, voyez-vous ; impossible de faire son salut.

— Je vous défends de parler de ces choses à votre fille ; vous la tuerez. Si j'ai un conseil à vous donner, ne vous laissez pas trop influencer par le curé. Il est raide et passionné.

— Apprenez, monsieur le docteur, que je connais mes devoirs en religion. Cela ne vous fait rien à vous de ne pas faire vos pâques... J'ai mon idée, monsieur le docteur, et j'entends pas qu'on se mêle de mes affaires.

Le docteur réprima un mouvement de colère et s'éloigna. Il était loin de s'attendre à la scène qui devait se dérouler au coteau.

À peine la vieille Marguerite fut-elle arrivée, qu'elle commença par pleurer, se lamenter et insulter Florian.

— Tu devrais bin te mordre la langue, lui dit alors le père Brunel, je t'avais bin dit de ne pas aller à l'église.

Ah ! pauvre innocent, je sais bin que sans moé tu changerais ta religion, t'as d'la chance de m'avoir… Toé, t'as pas d'honneur à cœur. Ose donc sortir demain, et tu voiras qu'on choulera les chiens après toé.

Tout en lançant ces paroles amères au cœur du vieillard, la meunière avait franchi la porte de la chambre d'Adéline ; son visage enflammé, ses petits yeux enfoncés dans leur orbite, les traits contractés de sa figure, tout en elle était effrayant. À force de haine et d'aveuglement, elle devenait le portrait vivant de l'Église papale, cette fille de la superstition dont les rides et la décrépitude immortalisent les infamies ; elle était là, la représentante d'un pouvoir fatal dont l'action flétrit et tue les peuples. C'était les foudres de Rome tombant sur le front pâle d'une mourante. Adéline était pleine d'angoisse.

Elle regardait sa mère avec de grands yeux suppliants. Mais la meunière ne voyait rien. Dans son cœur s'agitait le prêtre ; et le prêtre devait frapper le dernier coup. L'orage éclata. Ce fut un flot de menace, d'injures, d'imprécations, tout ce que la haine, enfin, peut produire de plus amer. La pauvre Adéline étouffa sous le poids de cette épreuve. Un long sanglot déchira sa poitrine. Florian accourt suivi du père Brunel, une lutte s'engage et la meunière est chassée de la chambre… Hélas ! deux heures après cette scène honteuse, elle y retournait, mais c'était pour pleurer sur le cadavre de sa fille !…

Quelle victoire pour l'Église !… La victime est là !… Les larmes coulent !… Les douleurs sont cuisantes !… Les cœurs sont brisés et la vie est pâle comme un linceul ! Il y a maintenant un fond d'amertume dans l'âme de Florian, comme dans celle du meunier, qui ne s'épuisera qu'au tombeau... Jubile, ô prêtre de Rome ! ta tâche est dignement accomplie, tes ennemis souffrent, ta haine est assouvie, ou du moins elle pourrait l'être !

Le lundi, de bon matin, la vieille Marguerite se fit conduire au presbytère. La souffrance l'avait brisée.

— Ah ! dit-elle au prêtre, en sanglotant, j'ai fait mourir ma fille.

— Comment !... que dites-vous !... Votre fille est morte !...

— Oui, mon père. Pour vous obéir, je lui ai parlé sérieusement... son mari est entré... une dispute... Elle est morte... Les larmes coulaient brûlantes sur les joues amaigries de la meunière.

— Calmez-vous, ma chère, calmez-vous. L'auteur de ce meurtre, c'est l'infâme hérétique ; vous n'êtes point coupable. Ne vous l'ai-je pas dit cent fois : Il vous donnera du trouble... chassez-le. Vous vous y êtes pris trop tard.

— Oui, mon père, je le vois bien.

— Et qu'avez-vous fait de l'enfant ?

— Je vous l'amènerai, mon père.

— Dieu vous bénisse, femme fidèle ! Les grandes saintes ont toujours enduré de grandes douleurs. Reposez-vous sur le sein de Marie, ce vrai refuge du pécheur, cette consolatrice des affligés. Je suis assuré qu'elle voit vos larmes et qu'elle sourit à votre noble action. Quant à Florian, il est bien damné, soyez-en sûre.

Les funérailles eurent lieu le mardi. Le prêtre, profitant de la circonstance, montra la nécessité d'obéir à l'Église. On est toujours puni, dit-il, quand on est revêche au commandement de son curé. Qui médit du curé, médit de l'évêque ; qui médit de l'évêque, médit de l'archevêque ; qui médit de l'archevêque, médit du pape, et qui médit du pape, médit de Dieu. Vous avez aujourd'hui un exemple frappant sous les yeux. La mort de cette infortunée est l'horrible fruit de la désobéissance à l'Église.

Florian frémissait de rage et de douleur à chaque assertion criminelle du prêtre. Ce service fut un long martyre pour lui. Au cimetière il laissa tomber une dernière larme sur la dépouille de celle qu'il aimait et pressant son jeune enfant sur son cœur, il le conduisit chez la famille anglaise dont nous avons déjà parlé. Il savait que le prêtre ferait un suprême effort pour le lui arracher et il voulut ainsi le soustraire à ses odieuses poursuites.

....

Trois mois après la mort d'Adéline, Florian retourna au coteau. Il trouva un vieillard mélancolique et sombre. Les traces d'un chagrin profond se voyaient sur son front chauve. En retrouvant son beau-fils, un triste sourire erra sur ses lèvres. On aurait dit un souffle de vie passant sur un cœur glacé. Et puis ses yeux se remplirent de larmes. Il serra avec tendresse la main que lui tendit le fils Cimon.

La mère Marguerite était plus bigote que jamais. Son regard devint farouche à la vue de Florian.

— Fuis, fuis loin de nous, maudit protestant, cria-telle.

— Je voudrais reprendre ce qui est mien, madame.

— Voici la clé de ta chambre, répondit le meunier.

En faisant ses malles, Florian trouva dans un tiroir, une petite Bible et un Nouveau-Testament. Sur un feuillet blanc était écrit : « Pardonne-moi... Prends soin de notre enfant, mille baisers de ta femme repentante. »

Lorsqu'il voulut partir, il ne vit dans la maison que le père Brunel.

Lui prenant la main, il lui dit : Au revoir, brave vieillard.

— Où ? demanda celui-ci en pleurant.

— Dans le ciel, mon père, et il l'embrassa.

Au pied du coteau, il rencontra le jeune Bruno.

— Tiens, lui dit-il, voici un dernier souvenir de ta sœur : promets-moi de lire ce livre, et tu seras heureux.

Le père Rochette, assis sur son perron, regardait passer les gens.

— Ah ! tiens ; c'est vous, monsieur Cimon.

— Oui, monsieur Rochette.

— Et ousque vous venez ?

— De chez le voisin, monsieur Rochette !

— Ah !... Et ousque vous allez ?

— En avant, comme vous dites quelques fois, monsieur Rochette.

— Ah !...

— Et j'aime à vous dire, monsieur Rochette, que je vous pardonne tout ce mal que vous m'avez fait.

Arrivé au bateau qui devait le conduire à Montréal, Florian se déroba dans un coin et, prenant son crayon, il écrivit sur son carnet : La vie du plaisir m'a perdu. L'indifférence m'a désarmé en face du combat. Dans mes veilles et mes larmes, je n'ai pas senti les forces que donne l'Esprit de Dieu. Mes reins n'étaient pas ceints de la vérité et voilà pourquoi la route de mon existence est jonchée des débris de mon bonheur. Partout des souffrances, des pleurs amers, des lambeaux de mon âme laissée aux épines du péché !… De plus le tombeau d'une épouse… et le cri d'un orphelin…

Florian pleura de nouveau. Un peu avant d'arriver au port, il ouvrit le Nouveau-Testament d'Adéline, le feuilleta longtemps. La femme avait jeté ça et là quelques remarques et souligné plusieurs versets. Dans une des épîtres de saint Paul, il vit, doublement marqué au crayon, un passage qui lui parut d'une vérité terrible : Ne portez point un même joug avec les infidèles.

En marge, quelqu'un avait écrit : Tu n'as pas obéi.

La Maison du coteau,
nouvelle canadienne de Joseph Provost,
est parue chez L. E. Rivard éditeur,
à Montréal, en 1881.

ISBN : 978-2-89668-731-2

© Vertiges éditeur 2018

— 0732 –